Les perles de la mer Érythrée (océan Indien)

Pierre Schneider

▶ **To cite this version:**

Pierre Schneider. Les perles de la mer Érythrée (océan Indien). Fr. Lerouxel, J. Zurbach. Le changement dans les économies antiques, pp.319-358, 2020. halshs-03669677

HAL Id: halshs-03669677
https://shs.hal.science/halshs-03669677v1

Submitted on 19 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pierre Schneider – Université d'Artois – France

Les perles de la mer Érythrée (océan Indien)

1. Introduction

Il est, dans les phénomènes et comportements économiques dans l'Antiquité, des changements que pratiquement seul l'historien est en capacité de formaliser. Pour prendre un exemple parmi d'autres, même si l'on entend Tertullien constater que le « monde est de jour en jour mieux cultivé et mieux pourvu de tout qu'autrefois », l'hypothèse d'une intensification de la production agricole – en relation avec une pression démographique – ne peut être que le fruit d'une enquête historique et archéologique.[1] La conscience d'un changement n'est guère perceptible dans ce qui reste des sources antiques. Bien différent est le tableau quand entre en scène le « luxe » (*deliciae*, *luxuria*, ἡ περιουσία …). La consommation ostentatoire de biens non « nécessaires » (αἱ ἀναγκαίαι τοῦ βίου χρεῖαι [Plb. 4.38.1]) est profondément associée par les acteurs et témoins antiques à l'idée de rupture et de dégénérescence sociale et morale.[2] Ce changement a une cause politique : la sujétion de peuples où sévit le goût du luxe, ainsi que l'enrichissement des vainqueurs en sont tenus pour responsables.[3] Pour Salluste, par exemple, la « Fortune se mit à sévir et à tout bouleverser » après la troisième guerre punique (Sallust., *Cat*., 10) ; alors « toutes les terres et toutes les mers sont fouillées pour satisfaire aux plaisirs de la table », les « montagnes sont rasées, les mers desséchées pour le plaisir de simples particuliers » (Sallust., *Cat*.,13).[4] Les « commodités de la vie » qui constituent ce luxe privé sont nombreuses : ornements et parures, parfums, mobilier et aménagement de la maison, vêtements, poissons et autres mets, assaisonnements et épices etc.[5]

Domaine privilégié de l'inventivité humaine (*excogitatio*, un terme que l'on voit, par exemple, chez Plin., *HN*, 12.2), le luxe se raffine sans cesse. Aussi Pline l'Ancien donne-t-il souvent le nom de ceux qui, entretenant la dynamique de ce changement, en ont marqué les étapes : par exemple, Pompée le Grand, qui introduisit les vases murrhins (Plin., *HN*, 37.18) ; ou Carvilius Pollion, qui inventa une nouvelle façon de travailler l'écaille de tortue (Plin., *HN*, 9.39). Ces deux exemples ont un point commun : les objets et matières en question ont été rendus disponibles aux consommateurs grâce au développement des échanges à très longue distance avec l'Inde, l'Arabie et l'Afrique orientale, que l'on appelle parfois plus simplement « commerce indo-méditerranéen ». Il est certain que dans le vaste ensemble des produits qui caractérisent le luxe privé, les produits « érythréens[6] » occupent une place particulière. Tout d'abord, leur disponibilité résulte d'une modification notable du système des échanges

---

[1] Ouzoulias 2014, 308-311.
[2] Cette idée générale peut appeler des nuances, notamment en ce qui concerne le point de vue de Pline l'Ancien (voir Citroni-Marchetti 1991, 175-179).
[3] L'expression *peregrina luxuria* (Liv. 39.6.7) exprime l'idée que le luxe est exogène.
[4] Comparer avec Pline l'Ancien : rôle de la victoire sur Antiochos III (Plin., *HN*, 33.148 : *Asia primum devicta luxuriam misit in Italiam*) ; Tite-Live : la victoire sur Antiochos III introduit les germes de la *luxuria* à venir (Liv. 39.6.4 : *semina erant futurae luxuriae*). Voir Citroni-Marchetti 1991, 185-187.
[5] Sur le luxe privé à Rome et en Italie, voir Dubois-Pélerin 2008, *in extenso*.
[6] L'océan Indien occidental portait couramment le nom de *Erythra thalassa* (en grec) et de *mare Rubrum* (en latin).

pre-print

entre la Méditerranée et les monde de l'océan Indien – cette évolution commence à l'époque hellénistique et connaît une accélération durant l'époque tardo-républicaine et impériale.[7] D'autre part, Rome se singularise dans le monde méditerranéen par l'intensité de sa demande et par l'incroyable diversité des produits demandés.[8] Et cette fois-ci, les Romains ne peuvent plus incriminer la corruption contagieuse des peuples vaincus[9] : comme le dit Pline l'Ancien, c'est plutôt la paix romaine, favorable à la circulation des marchandises venues de toutes les parties du monde – et, ajoutera-ton, l'attrait des marchandises érythréennes – qui anime cette *luxuria* (Plin., *HN*, 27.1-3). À mon sens donc, dès lors que l'on s'intéresse à la consommation des objets de luxe dans le monde romain, il faut accorder une attention particulière aux marchandises importées des mondes lointains de l'océan Indien

Plus précisément, c'est le couple « poivre-perle » qui s'impose si l'on veut envisager la question sous l'angle des évolutions et des ruptures. Ce couple est, en effet, l'emblème de la révolution des mœurs du début de l'ère augustéenne, comme l'écrit F. de Romanis.[10] De plus, le poivre et la perle ont l'avantage supplémentaire de montrer qu'au sein même de la catégorie des *deliciae* érythréens, le changement ne se présente pas de la même façon. Le poivre devient un produit médicino-culinaire de consommation massive dont le prestige diminue (voir chapitre xx dans ce volume) ; les perles offrent, quant à elles, l'exemple d'un phénomène de mode relativement fulgurant qui touche l'univers des femmes, et dans lequel l'objet ne semble pas perdre sa « gloire » (*gloria* : Plin., *HN*, 9.114), en dépit de sa diffusion. Mais avant d'étudier ce phénomène économique, social et culturel en tant que tel (section 3), je présenterai un certain nombre de *realia* qu'il importe de connaître au sujet de l'objet-perle, relativement méconnu (section 1). Cette partie sera suivie d'une étude sommaire des sources, non pour en faire le catalogue, mais pour montrer que le changement est perceptible dans les modifications même de la documentation (section 2).

2. Faits et *realia* : les perles de l'océan Indien

2. 1. L'objet

2.1.1. Qu'est-ce qu'une perle ?

Bien que les perles appartiennent au domaine de la joaillerie, comme les pierres précieuses et semi-précieuses, elles ne doivent pas être assimilées à des gemmes. Les Méditerranéens de l'Antiquité le savaient, tout en utilisant des mots qui créaient la confusion : *lapillus*, λίθος, *gemma* etc.[11] La matière qui

[7] La bibliographie sur ce sujet est vaste. On peut renvoyer le lecteur à quelques ouvrage ouvrages récents, de qualité inégale : Young 2001 ; Mc Laughlin 2010 ; De Romanis et Maiuro, éd. 2015 ; Wilson et Bowman, éd. 2018, 443-598.

[8] Le catalogue des produits importés de l'Arabie, de l'Afrique orientale, de l'Inde et du Sri Lanka a été établi par Warmington 1928, 145-260. Ce catalogue, encore très utile, mériterait néanmoins d'être mis à jour.

[9] L'annexion de l'Égypte, qui marque la fin des guerres civiles, ne relève pas, à mon sens, de cette logique. Ce n'est toutefois pas le lieu de développer cette discussion.

[10] De Romanis 1982-1987, 159 : « Perle e pepe ; quella rivoluzione del constume in Roma all'inizio dell'età augustea (…) » Voir aussi les intéressantes réflexions de Wallace-Hadrill 2008, 441-454.

[11] Sur ce point, Schneider 2013, 106-108.

Pre-print

les compose et qui en fait l'attrait, la nacre, est singulière, en ce qu'elle met en œuvre des éléments minéraux et organiques – ce qui la distingue des pierres précieuses. Il en résulte des qualités mécaniques qui interdisent de travailler les perles comme les autres gemmes : il est impossible de les tailler, de les polir ou de les graver. Donnons à présent quelques détails complémentaires. Les perles naturelles résultent d'un mécanisme de protection développé par un certain nombre de mollusques aquatiques. En effet, la matière minérale qui compose une partie de la coquille, la nacre, sert aussi à neutraliser tout corps étranger que l'animal ne parvient pas à expulser mécaniquement – particule de sable, poisson minuscule égaré, parasite etc. – et que l'on nomme *nucleus* L'intrusion déclenche le développement d'un film de cellules autour de celui-ci. Ce « sac perlier » dépose continuellement sur le *nucleus*, par un processus biochimique compris depuis peu de temps, différentes séries de couches minérales très fines qui se suivent de façon régulière et qui sont liées par un « ciment » organique – une protéine. Ce minéral est l'aragonite, une forme cristalline de carbonate de calcium. Cet entassement de nacre est ce qui donne la perle. Les couches de nacres se superposent irrégulièrement à la surface de la perle: par conséquent, elles présentent à la lumière à la fois leur surface et leur rebord. De là provient l'aspect iridescent qui contribue largement à la beauté de la perle – l'aspect irisé de la nacre est également dû à la réfraction de la lumière.[12]

Parmi les différentes classes de mollusques, c'est dans celle des Bivalves que l'on peut trouver le plus souvent des perles ; mais certaines espèces de Gastéropodes marins peuvent produire des perles. Parmi les Bivalves, il faut isoler les genres *Pteria* et Pinctada, couramment, mais improprement nommés « huîtres perlières » : on y trouve les espèces qui fournissent les perles de l'océan Indien, celles qui produisent la nacre la plus belle et la plus recherchée des hommes, dès l'Antiquité. D'un point de vue historique, les perles du golfe Arabo-Persique furent les premières à être systématiquement recherchées par les hommes[13] ; on n'a pas de traces archéologiques renseignant sur ce qui se passait dans l'Inde du Sud et au Sri Lanka.

La production des perles naturelles, outre les difficultés qu'elle comporte – infra, p. xx – est aléatoire : peu d' « huîtres » contiennent des perles, puisque celles-ci sont destinées à être expulsées avec l'intrus ; peu en contiennent qui soient sans défauts ; encore moins en contiennent qui soient remarquables. Cette particularité, qui détermine grandement la destinée des perles dans l'économie, est la conséquence du processus physiologique de formation de cet objet. En effet, de nombreuses conditions sont requises pour que se forme une perle qui convienne au goût des hommes. Par exemple, l'emplacement de la future perle dans le corps du coquillage est important : une perle se développant en périphérie ne pourra pas avoir une forme sphérique, car elle rencontrera dans son développement des obstacles qui la rendront irrégulières. En réalité, les spécimens esthétiquement et commercialement intéressants – c'est-à-dire qui répondent aux critères énoncés ci-dessous – ne sont pas abondants.

---

[12] Réunion des musées nationaux, éd. (2007), 8-17.

[13] Les plus anciennes traces archéologiques proviennent de la région du Golfe, avec des perles datées du V^{e} millénaire a.C. (Schneider 2013, 273-275).

Pre-Print

Accroître la production de belles perles ne peut se faire que par une intensification de la pêche.

2.1.2. Qualités et défauts : les critères du choix

Objet destiné fondamentalement à l'ornementation, la perle est évaluée en fonction d'un ensemble de qualités. La définition des critères esthétiques qui la rendent plus ou moins estimable est donc un paramètre crucial qu'il faut expliciter préalablement à toute enquête. Les classifications standardisées des gemmologues modernes n'existaient pas dans l'Antiquité, mais le lexique grec et latin – adjectifs et substantifs – révèle que les Méditerranéens avaient une hiérarchie et un goût assez semblables à ceux qui prévalent aujourd'hui.[14] En revanche, il y a une différence notable avec les temps récents : les Méditerranéens de l'Antiquité considéraient la perle comme une entité presque vivante ; tout au moins, ils considéraient qu'elle naissait et vieillissait (voir, par exemple, Plin., *HN*, 9.109). C'est pourquoi, dans cette perspective, une partie des qualités et défauts de la perle étaient liés au déroulement de sa « vie » : ainsi, une belle perle est « jeune » (*in iuventa*), alors qu'une perle vieillissante (*in senecta*) prend une couleur jaunâtre (*flavescunt*) et devient rugueuse (*torpescunt*).[15] Comme on le détaillera un peu plus loin (infra, p. xx), l'aspect de telle ou telle pièce peut trouver une explication dans le cycle de son développement.

Le premier critère à entrer en ligne de compte est la forme. Les perles sphériques, rondes ou presque rondes étaient, comme elles le sont encore maintenant, les plus appréciées. Arrivent ensuite différents type de forme, qui présentent une certaine régularité voire une certaine symétrie. Telles sont les perles en « bouton », c'est-à-dire en forme de dôme d'un côté et aplaties de l'autre : on lit chez Pline l'Ancien qu'elles étaient appelées *tympanos* (« tambourin »). Les perles en « goutte », dont la forme rappelle celle d'une poire, sont recherchées également. Enfin arrivent celles appelées aujourd'hui « baroques », c'est-à-dire les perles irrégulières, dissymétriques par nature. Il n'y a pas de terme équivalent en latin et en grec. Enfin, bien qu'il ne s'agisse pas d'une perle à proprement parler, il faut mentionner ici les « soufflures » – Pline l'Ancien utilise le terme grec *physemata* (Plin., *HN*, 9.108). C'est une formation nacrée qui se développe sur la coquille et qui devait être sans doute prélevée par sciage (infra, p. xx).[16]

Le volume et le poids sont les deux critères qui autorisent une mesure. On ignore si les perles étaient mesurées dans l'Antiquité mais Pline l'Ancien – notre témoin le plus sûr – nous garantit qu'on les pesait (Plin., *HN*, 9.116).[17] Le poids est aujourd'hui mesuré en grains, avec des équivalences en grammes et carats métriques : 200 milligrammes équivalent à un peu plus de 4 grains. Il est possible d'établir des

---

[14] Bien que je ne l'aborde pas dans ce chapitre, la nacre était également importée et utilisée dans le monde méditerranéen.

[15] Sur ce point, voir Schneider 2013, 106-136.

[16] Ces formations nacrières sont creuses en raison des gaz issus de la décomposition de l'intrus, qui est un petit animal.

[17] Les rares documents primaires qui ont survécu – papyri, inscriptions – ne portent aucune indications de poids et de mesure. Les perles d'un bijou sont seulement comptées. Par exemple, la statue offerte par Postumia Aciliana est ornée d'un *septentrio* (diadème à sept branches ?) comprenant sept perles (*ILPG*, 88).

Pre-print

correspondances approximatives entre le poids et les dimensions. Une perle – sphérique – de 1 grain a un diamètre d'environ 3, 32 mm ; une perle de 100 grains mesure approximativement 15, 42 mm ; une perle de 500 grains, 26, 35 mm. Des gemmologues ont, à partir des rares indications de Pline l'Ancien, donné une équivalence indicative du poids des grosses perles de cette époque : les plus beaux exemplaires, exceptionnels, devaient peser environ 234 ¼ grains. À l'autre extrémité du spectre on trouve les « perles semences », de très petit volume, utilisée dans les temps modernes pour les broderies, les bayadères et la bijouterie bon marché. Les Méditerranéens en faisaient usage aussi.

L'orient désigne la capacité à décomposer la lumière en reflets irisés, comme un arc-en-ciel. C'est une qualité primordiale de la perle fine. Il ne faut pas confondre l'orient – phénomène lumineux provoqué par la pénétration des ondes lumineuses dans les couches de nacre et leur réfraction – avec la brillance, appelée aussi lustre. Ce nom désigne la réflexion de la lumière à la surface de la perle : c'est ce qui fait, par exemple, que l'observateur peut se mirer dans la perle avec plus ou moins de netteté. Une perle terne, avec un lustre et un orient médiocres, a une faible valeur esthétique, même si elle est grosse. Une autre qualité liée à l'aspect de la surface est la couleur. La palette des couleurs des perles consommées aujourd'hui est variée, allant du blanc pur – la nuance la plus appréciée, dans l'Antiquité comme aujourd'hui – au noir, en passant par les couleurs crème, marron, rose, or, jaune, vert, bleu. Les pêcheries de l'océan Indien produisaient et exportaient essentiellement des perles blanches et jaunes, d'après les témoignages qui subsistent. Les perles tirant sur le brun étaient considérées comme inférieures (infra, p. xx). Bien évidemment, la couleur ne suffit pas à donner une belle perle : un beau blanc sans orient ne présente pas d'intérêt

Le dernier critère d'appréciation se nomme « peau ». La surface d'une perle présente toujours des imperfections mineures due à son origine biologique : dépôts fragmentés de la couche de nacre, empreinte du muscle sur la perle, accidents dans la formation de la perle etc. Les imperfections trop nombreuses, ou qui ne peuvent être masquées par le percement ou le montage, déprécient la perle. Inversement, un objet lisse et régulier à sa surface est apprécié en proportion. Que cette qualité soit prise en compte dans l'Antiquité est attesté. C'est, comme le dit Élien, un des éléments qui contribuent à distinguer la perle des gemmes : l'aspect lisse (τὸ λεῖον) d'une belle perle est naturel (Ael., *NA.*, 10.13), à la différence de la pierre, qui nécessite un polissage.

2.2. La production des perles dans l'Antiquité

2.2.1. Les secteurs de la production

On trouve chez un Père de l'Église, Origène, une classification des perles par ordre décroissant de qualité. Origène a pour source des auteurs de *Lithika*, i. e. de traités sur les pierres :

> Donc, nous avons donc trouvé, chez les auteurs qui traitent des pierres, au sujet de la nature de la perle, ceci : parmi les perles, les unes sont terrestres, les autres marines. (…) Quant aux perles marines, celles que

Pre-print

> l'on trouve chez les mêmes Indiens se distinguent des autres, et les meilleures sont celles que produit la mer Érythrée. Viennent, au deuxième rang des perles, celles qui proviennent de l'Océan qui baigne la Bretagne. Au troisième rang, nettement derrière non seulement les premières mais aussi les deuxièmes, celles que l'on trouve le long du Bosphore, près de la Scythie.[18]

La hiérarchie est très nette : elle était identique à l'époque de Pline l'Ancien – il est possible, au demeurant, que Pline et Origène fassent usage de sources communes. Au bas de l'échelle se trouvent les perles que peuvent produire les mollusques perliers de Méditerranée, sans doute l'espèce *Pinna nobilis*, communément appelée « grande nacre »[19] : sans aucune qualité esthétique, voire affectées de défauts rédhibitoires, elles n'ont aucune valeur commerciale et ne doivent guère entrer dans dans le circuit des échanges : quel intérêt pourraient offrir des objets inférieurs (ἀπολειπόμενοι) aux perles de deuxième catégorie, elles-mêmes médiocres ?[20] Si leur mention se justifie dans l'exposé d'histoire naturelle des auteurs de Lithika, elle ne garantit aucunement que ce genre d'objet ait été proposé à la vente par le *margaritarius* (sur ce métier, voir infra, p. xx). Les perles de Bretagne paraissent être davantage acceptables.[21] Il est probable qu'elles n'ont été connues qu'au moment des expéditions de César en Bretagne, en 55 et 54 a.C., alors que les Méditerranéens se procuraient des perles orientales depuis plusieurs décennies. Il est douteux que ces perles ait beaucoup compté en termes d'échanges et de consommation dans le monde méditerranéen. D'une part, en effet, les perles de Bretagne sont considérées comme inférieure aux perles de l'océan Indien ; d'autre part, la productivité des zones perlières de l'océan Indien est très largement supérieure à celle de la Bretagne, et ce pour des raisons évidentes : 1) les bancs perliers de l'océan Indien occupent des surfaces considérablement supérieures à celle de la mer qui borde la Bretagne ; 2) les peuples de la mer Érythrée avaient une tradition pluriséculaire d'exploitation des coquillages à perles, ce qui implique une organisation de la production bien rodée – la documentation antique en fait clairement état. En revanche, aucune collecte à grande échelle des perles de Bretagne n'est détectable dans les sources. On est donc fondé à dire que les Méditerranéens importaient l'immense majorité de leur perles de l'océan Indien. C'est exactement ce qu'affirme Pline l'Ancien : « Elles [les perles] nous viennent principalement de l'océan Indien (*Indicus maxime has mittit oceanus*) » (Plin., *HN*, 9.106)

On peut tenter d'enquêter plus précisément sur les pêcheries de l'océan Indien antique, bien que les documents soient rarement précis sur la géographie de la production. Les sources littéraires – on ne tire rien des autres documents écrits – tendent à être très générales. Les auteurs se contentent très souvent de mentionner la mer Érythrée – terme ambigu, qui peut s'appliquer à l'océan Indien en général ou au

---

[18] Origen., *Comment. in Evang. Matth.*, 10.7. N. b. : Origène commet sans doute une erreur de lecture en nommant le Bosphore Cimmérien. Pline l'Ancien parle du Bosphore de Thrace (Plin., *HN*, 9.115).

[19] *Pinna nobilis* peut secréter des perles rougeâtres (Schneider 2013, 26).

[20] Le principal défaut est l' absence d'orient et de lustre. Origène dans le même passage, utilise le mot ἀχλύς : ce terme désigne l'obscurité, ou le brouillard.

[21] Il s'agit de perles d'eau douce (Schneider 2013, 11-12).

Pre-Print

golfe Arabo-Persique en particulier – ; ils évoquent aussi l'Arabie ou l'Inde – ce dernier terme devait souvent englober la grande île de Taprobane (Sri Lanka). Les indications sectorielles précises sont rares[22], et certaines posent pas de problèmes. Ainsi, l'île *Stoidis* que Pline l'Ancien signale comme particulièrement productive (Plin., *HN*, 9.106), n'est guère identifiable, tout comme le promontoire indien de *Perimula.*[23] Au moins est-on certain que la somme de tous les renseignements antiques est globalement en accord avec la documentation postérieure. En effet, comme ce fut le cas jusqu'à l'extinction de l'activité perlière, vers le milieu du XX^{e} siècle, deux grandes zones de production approvisionnaient le monde méditerranéen : le golfe Arabo-Persique et le détroit de Palk, entre l'Inde du Sud (Tamil Nadu actuel) et le Sri Lanka. Une seule grande différence par rapport aux temps modernes doit être signalée : la mer Rouge ne semble pas, dans l'état actuel de la documentation, avoir été une source d'approvisionnement du marché méditerranéen, alors qu'une activité perlière régulière est signalée par les textes postérieurs à l'Antiquité classique – pêcheries des îles Dahlak, des îles Farasan ...[24]

Toutefois, en combinant les indices de la documentation écrite antique et les renseignements postérieurs, on peut affiner le tableau. Parmi les grands secteurs de pêche du Golfe figuraient au premier rang Bahrain et le littoral continental lui faisant face. L'importance de cette zone est attestée par le témoignage important d'Isidore de Charax, au tournant de l'ère chrétienne :

> Isidore de Charax, dans sa *Périégèse de la Parthie*, dit que dans la mer Persique (i. e., le Golfe) il y a une île dans laquelle on trouve la perle en abondance. C'est pourquoi l'on trouve, autour de l'île, des embarcations de roseau d'où ils plongent dans la mer à une profondeur de 20 orgyes et remontent des coquillages doubles.[25]

Au sud de Bahrain s'étend la « côte des Pirates », c'est-à-dire le littoral arabe qui, en direction du sud, atteint le détroit d'Hormuz, avec, en particulier, Julfar, aujourd'hui dans l'émirat de Ras al-Khaimah. La célébrité de ces pêcheries est attestée par des textes postérieurs à l'Antiquité.[26] Cette zone comprend de nombreuses îles et îlots, qui pouvaient être autant de points de départ pour l'exploitation des bancs perliers, comme l'écrivait un observateur moderne : « On en pêche aussi dans beaucoup d'autres petites îles proches les unes des autres. Ces îles ont pour nom Latif, Lasen, Barechator, Zezirasilbar, Alul, Seran, etc. (*nombreux autres noms*). »[27] Il est possible, bien que l'identification des toponymes soit problématique, que le *Périple de la mer Érythrée* se réfère à cette vaste étendue :

> Aux alentours de la pointe extrême des îles de *Kalaios* et de la montagne dite *Kalos*, se trouve, non loin de là, l'ouverture de la mer Persique (i. e., le détroit d'Hormuz) et les endroits où l'on plonge pour pêcher les

---

[22] On les trouve, par exemple, dans le *Périple de la mer Érythrée* (*Per. mar. Rubr*. 35 ; 59 ; 61).
[23] On sait seulement que *Stoidis* se trouvait dans le Golfe. Sur ces points, voir Schneider 2013, 162-163.
[24] Le silence du *Périple de la mer Érythrée* est l'un des arguments que l'on peut avancer. Pour le détail de l'argumentation, voir Schneider 2013, 181-185.
[25] Athen., *Deipn*., 3.46 = Isidore de Charax, *FGrH* 781 F1. Vingt orgyes équivalent à 32 mètres, ce qui est considérable.
[26] Voir, par exemple, Pierre d'Ailly, cité par Beguin Billecocq 1995, 60.
[27] Gasparo Balbi, voyageur, marchand et joaillier vénitien du 16^{e} siècle, cité par Beguin Billecocq 1995, 86

pre-print

> coquillages à perles sont très nombreux.[28]

Enfin, des bancs perliers se trouvaient aussi du côté iranien, particulièrement dans les parages des îles de Qeshm (Kishm), Qays, Shaik, Kharg (Khārak, au large de Bandar-e-Busher). Durr Yatimah, l'une des célébrissimes perles du début de l'époque islamique, était censée provenir de Kharg[29]. Ces îles sont signalées par l'une de plus anciennes sources antiques mentionnant la perle (Theophr., *De lapid*., 6.36-37).

Il existait au temps modernes des pêcheries au large des côtes du Sind, dans les golfes de Cambay et Kutch (Gujarat), ainsi que dans certains lieux de la côte occidentale de la péninsule indienne. La production était médiocre, en qualité comme en quantité, tout au moins selon les bilans qui remontent au temps de la colonisation britannique. Les perles produites étaient généralement baroques, petites, sans éclat.[30] Aucun document antique ne semble faire état de pêcheries dans ce secteur. En réalité, et les témoignages grecs et romains concordent avec les renseignements postérieurs : la principale zone de pêche de l'Inde se trouvait sur la côte de Coromandel, dans la région du golfe de Mannar et du détroit de Palk, de part et d'autre de la langue de terre qui marque le détroit ; l'activité perlière concernait aussi le littoral du Sri Lanka lui faisant face. Voici ce qu'écrit, entre autres exemples, Pedro Teixera, cartographe au service de Philippe IV d'Espagne :

> On fait deux grandes pêches de perles dans le levant, la première à Bahrein, et l'autre à Manar, dans l'Inde, en un détroit entre l'île de Ceylan et la terre ferme de Tutankori (sc. Tuticorin / Thoothukudi), qui est une côte joignant celle de Coromandel.[31]

Tuticorin correspond approximativement au *Kolkhoi* de l'Antiquité.[32] Selon Ptolémée, le golfe *Kolkhikos* est une zone de pêche (ἐν κόλπῳ Κολχικῷ, ἐν ᾧ κολύμβησις πινικοῦ [Ptol., *Geogr*., 7.1.10]). Ptolémée mentionne aussi l'emporion de *Kolkhoi*, sans préciser toutefois si les perles constituent une part du trafic. Le nom de *Kolkhoi* correspond à la *Korkei* (= *Korkai*) de la littérature tamil de l'époque Sangam (I^{er} - III^{e} siècles p.C.).[33] C'était le port du royaume Pandya. Quant aux perles de Taprobane, Pline l'Ancien les mentionne nommément (Plin., *HN*, 9.106). Les documents remontant à l'époque de la présence britannique attestent que l'on produisait au Sri Lanka des perles en quantité, dont beaucoup de perles de très petite taille, nommées « seed pearls » (*masi-tiil*, en langue locale), pesant moins de deux grains. Cette abondance s'explique, au moins en partie, par une technique de récupération particulière, pratiquée dès l'Antiquité (voir infra, p. xx). G. F. Kunz et C. H. Stevenson, des gemmologues du début du XXe siècle, rapportent que Ceylan était la zone de l'océan Indien qui produisait, en moyenne, les perles les plus petites : les perles de plus de dix grains sont rares, selon ces auteurs, qui ajoutent cependant que « for

---

[28] *Per. mar. rubr*. 35. Sur l'identification de secteur, voir Casson 1989, 177-178 ; Salles 2012, 319.
[29] Carter 2012, 37.
[30] Kunz & Stevenson 1908, 132.
[31] Cité par Beguin Billecocq 1995, 100.
[32] Wecker 1921, 1701 *;* Wecker 1921, 1070. Voir aussi Donkin 1998, 82.
[33] Donkin 1998, 157.

Pre-Print

roundness and orient they are unsurpassed by those of any region »[34]

2.2.2. Les techniques de la production

Sur cet aspect de la production, comme sur le précédent, la totalité des renseignements disponibles provient des sources gréco-latines. En tant que pêche, la récolte des huîtres est, du point de vue gréco-romain, une forme de θαλασσουργία (i. e., métier de marin, ou de pêcheur). Il est probable que les premiers observateurs gréco-macédoniens – ceux qui, au service d'Alexandre le Grand, avaient circulé dans le golfe Arabo-persique – avaient compris que les coquillages à perles étaient obtenus par des plongeurs. Mais Mégasthène, qui est pratiquement contemporain de ces hommes, évoque une pêche des coquillages au filet en Inde (Arrian., *Ind*., 8.12 = Megasth. *FGrH* 715 F13a), sans faire aucune allusion à la plongée. De fait, les premières mentions indiscutables du rôle des plongeurs remontent à Isidore de Charax (texte cité supra, p. xx), à Pline l'Ancien (Plin., *HN*, 12.2) ainsi qu' au *Périple de la mer Erythrée* (*Per. mar. Rubr*. 35) – des sources disparue devaient en faire état auparavant. Quoi qu'il en soit de cette question de chronologie, la similitude avec l'activité des pêcheurs d'éponges en mer Méditerranée était évidente. Ce point est important, dans la mesure où les auteurs n'ont pas dû juger nécessaire de décrire en détails une technique qui, au fond, n'offrait guère de différence et était tout aussi dangereuse. C'est pourquoi, à la différence des documents postérieurs à l'Antiquité, les descriptions de la pêches des huîtres sont aussi rares qu'allusives.

Il faut donc faire appel aux documents postérieurs, assez nombreux, pour avoir une idée de la nature de ce travail, dont on peut supposer qu'il n'a pas profondément évolué depuis les temps anciens. La plupart des descriptions convergent sur les grands principes de la plongée, même si les techniques peuvent varier en fonction des effectifs de plongeurs embarqués et de la dimension des bateaux. L'équipement devait aussi rudimentaire qu'il l'était jusque dans les temps les plus récents : un simple caleçon, mais une longue chemise noire dans les zones à requins ; des doigts de cuir pour décoller le coquillage du support ; un panier pour déposer les prises ; un pince-nez. Certaines sources parlent d'un onguent pour protéger les tympans de la pression de l'eau mais l'éclatement des tympans est un accident courant. Les plongeurs descendent avec l'aide d'un poids attaché à une corde à plusieurs mètres sous la surface de l'eau, restent une à deux minutes puis remontent à l'aide d'une autre corde sur le bateau. La fatigue et le refroidissement du corps, même dans les eaux chaudes du Golfe et de l'océan Indien, interrompent la tâche à intervalles réguliers. La saison de pêche prend plusieurs semaines durant l'été. Des périodes de pêches complémentaires sont attestées pour les temps modernes mais l'on ne peut rien affirmer pour la période antique.[35] De tout ceci, seul le danger des requins est véritablement mentionné les sources antiques, notamment par Pline l'Ancien, car il justifie la critique de la *luxuria* de ses contemporains (Plin., *HN*, 9.110). Les autres renseignements sont infimes.[36]

---

[34] Kunz et Stevenson 1908, 60 ; 123-124
[35] Carter 2012, 201-204.
[36] Schneider 2013, 192-201

Pre-Print

Les sources gréco-latines sont moins silencieuses au sujet de la récupération des perles et permettent d'établir l'existence de deux techniques bien distinctes. D'une part, Mégasthène signale que, dans les pêcheries de l'Inde du Sud – ce qui, évidemment, inclut Taprobane –, on faisait pourrir la chair des coquillages dans des vases de céramique pour récupérer les perles tombées au fond (Arrian., *Ind*., 8.12 = Megasth. *FGrH* 715 F13). Cette méthode était encore utilisée au XIX^{e} siècle, avec des outils différents, dans les pêcheries de Ceylan et de l'Inde. Elle permet de récupérer toutes les perles, en particulier les plus petites. En revanche, dans le golfe Arabo-Persique, on a plutôt pratiqué l'ouverture des coquillages, qu'elle soit immédiate – sur le navire – ou différée – les coquillages étant rapportés à terre. Les documents antiques semblent indiquer que cette méthode avait cours dans ce secteur.[37] Les perles récupérées étaient sans doute triées à ce moment. C'était ensuite au tour du négociant d'entrer en scène. Les témoignages modernes indiquent qu'il pouvait jouer un rôle fondamental, en consentant des avances en nature aux plongeurs, matelots et capitaine, et prendre ainsi le contrôle de la récolte avant même que commence la saison de plongée. Mais c'est à ce stade que les documents modernes perdent leurs facultés rétroactives : il est impossible d'extrapoler à partir des données modernes, si bien que les connexions entre le monde des marchands et celui des producteurs primaires dans l'Antiquité nous seront définitivement inconnues. On rencontre les mêmes difficultés quand on se tourne vers le statut des producteurs : un document isolé (*Per. mar. rubr*. 59) indique que des prisonniers étaient affectés à la plongée en Inde (du Sud) ; mais pour tous les autres acteurs de la production, l'on ne sait rien. Il est également difficile de déterminer avec précision la nature du contrôle des États et des souverains sur cette ressource, car l'existence de celui-ci ne fait aucun doute. Malgré ces lacunes documentaires considérables, on peut au moins conjecturer, ne serait-ce que du fait de la richesse des bancs perliers de l'océan Indien, que cette capacité de production était capable de monter en puissance[38] : c'est ainsi que put être satisfaite la demande des clients méditerranéens, nouveaux-venus sur un marché qui fonctionnait déjà bien avant eux (voir infra, p. xx et n. 74).

2.3. De l'océan Indien à la Méditerranée : importation et utilisations des perles

2.3.1. Les circuits de l'importation

On dispose de très peu d'indications sur les routes par lesquelles les perles arrivaient dans le bassin méditerranéen après avoir été négociées et embarquées dans les *emporia* de l'océan Indien. De surcroît, la faible documentation disponible se concentre sur l'époque à laquelle la consommation romaine s'accroît sensiblement, c'est-à-dire de la fin du I^{er} siècle a.C. jusqu'à l'époque de Pline l'Ancien au moins. Cela laisse dans l'obscurité les temps qui précèdent et ceux qui suivent. Cette période

[37] Schneider 2013, 203-204.

[38] La richesse des bancs perliers est attestée par la documentation postérieure à l'Antiquité. Elle est perceptible à travers quelques allusions textuelles antiques : l'auteur du *Périple* parle des nombreuses pêcheries du Golfe (πλεῖσται κολυμβήσεις εἰσὶν τοῦ πινικίου κόγχου [*Per. mar. rubr*. 35]) ; Isidore de Charax (supra, p. xx) affirme que les perles abondent à Bahrain (πλείστην γίγνεσθαι μαργαρῖτιν).

Pre-print

d'intensification de la demande étant le moins mal documentée, c'est avec celle-ci que je commencerai.

Pour cette époque qui s'étend approximativement de la fin du I^er^ siècle a.C. jusqu'au III^e^ siècle p.C., pratiquement tout ce que l'on sait dérive d'un passage de Pline l'Ancien[39] :

> Elles nous viennent principalement de l'océan Indien, avec, tout au long du voyage, ces monstres dont nous avons dit la nature et les dimensions, mais aussi des mers si nombreuses, des étendues terrestres si grandes et un soleil si brûlant (*per tot maria uenientes, tam longo terrarum tractu et tantis solis ardoribus*).[40]

Les données énumérées par Pline l'Ancien sont au nombre de quatre[41] : 1) la région de production est l'océan Indien, autrement dit l'ensemble constitué par l'Inde du Sud / Sri Lanka et le golfe Arabo-Persique ; 2) la route est d'abord maritime ; 3) elle est suivie d'une route terrestre ; 4) toutes ces routes – ou la partie terrestre seulement ? – sont situées dans des parties du mondes torrides. On en déduit que Pline exclut le segment méditerranéen du trajet et ne considère que le chemin entre la région de production et un point d'arrivée dans l'Empire. Ceci étant dit, ces informations peuvent convenir à deux trajets : 1) de l'une des régions de production vers un port égyptien de la mer Rouge, puis de là vers Coptos par les pistes du désert oriental ; 2) de l'une des régions de production vers le fond du golfe Arabo-Persique – où se trouvait le royaume de Mésène – par la mer, et de là vers la Méditerranée en passant par, sans doute, Palmyre.[42]

Il n'y a, en théorie, aucun argument décisif pour écarter l'une ou l'autre de ces routes. Le fait, toutefois, que Pline associe l'augmentation de la demande romaine à l'annexion d'Alexandrie (infra, p. xx) me laisse penser que l'auteur pense plutôt aux circuits passant par la mer Rouge et l'Égypte. Plusieurs routes maritimes reliaient l'Égypte romaine aux marchés connectés aux zones de production – les noms de ceux-ci nous sont connus grâce au *Périple de la mer Érythrée* (*Per. rubr. mar*. 36 ; 56). L'une rejoignait l'Inde du Sud : les perles disponibles à *Mouziris* et *Bakarê* / *Nelkynda* étaient acheminées par les navires qui se lançaient dans la traversée de l'océan Indien en se plaçant dans le vent à partir de *Kanê* ou du cap des Aromates (cap Gardafui). Cette route est bien connue, étant la même que celle qui menait au poivre du Kerala.[43] Les navires quittent les ports égyptiens de la mer Rouge en juillet, comme ceux qui partent vers l'Inde du nord-ouest. Le voyage océanique vers *Mouziris* se fait en septembre, au moment où la mousson du sud-ouest commence à retomber. Le retour vers Alexandrie commence en décembre-janvier, quand la mousson du nord-est est bien installée. La durée du voyage océanique (ouest-est) sous le vent de mousson est estimée par L. Casson à une vingtaine de jours pour 2000 milles nautiques.[44] L'autre route

---

[39] Même si Pline semble se référer à son temps, on peut penser que son propos est pertinent pour les temps qui précèdent.

[40] Plin., *HN*, 1.106.

[41] Les « monstres » qui hantent les routes de l'océan Indien sont une autre façon d'évoquer les routes maritimes. La mer Érythrée passait pour être remplie de cétacés énormes, frayeur des *emporoi* qui la parcouraient (Strab. 15.1.15 = Onesicrit. *FGrH* 134 F12 ; Strab.15.2.13 = Nearch. *FGrH* 133 F1b ; Strab. 15.2.13 ; Arrian., *Ind*., 30, 1-7 = Nearch. *FGrH* 133 F1 ; Lucian., *Ver. hist*., 1.30 ; Dion. Perieg. 596-599).

[42] Pour une étude comparée des deux routes, voir Seland 2011, 401-406.

[43] Sur ce point voir, par exemple, De Romanis 1982-1987, 181-184.

[44] Casson 1989, 289-291.

Pre-Print

mène à l'entrée du golfe Arabo-Persique et à *Omana* (probablement ed-Dur, dans l'Émirat d'Umm al-Quwain[45]), qui semble être le seul marché accessibles aux importateurs d'Alexandrie et de Coptos.[46] Sans doute étaient-elles transportées par des navires qui suivaient la côte méridionale de la péninsule Arabique – cette route est particulièrement mal documentée.

L'autre route, celle qui passe par la Mésène – ou Characène –, un royaume localisée à l'extrémité septentrionale du Golfe, et Palmyre ne doit pas être négligée.[47] En effet, en dépit de ses allusions répétées aux perles indiennes (par exemple, Plin., *HN*, 32.21-33 ; 34.163), Pline l'Ancien fait aussi l'éloge des perles de l'Arabie « située dans le golfe persique de la mer Érythrée » (Plin., *HN*, 9.106 : *praecipue landantur circa Arabiam in Persico sinu maris Rubri*). Il est vraisemblabe qu'une partie des perles arabes est parvenue au monde méditerranéen par la route du fond du Golfe et de l'Euphrate, plutôt que par la route du détroit d'Hormuz. On sait par Appien qu'à l'époque des campagnes parthes de Marc Antoine, les Palmyréniens acheminaient des marchandises de l'Arabie et de l'Inde vers Rome. Leur circuit avait pour origine le pays des Perses, un terme qui recouvre probablement le golfe Arabo-Persique (App. 5.1.9 : ἔμποροι γὰρ ὄντες κομίζουσι μὲν ἐκ Περσῶν τὰ Ἰνδικὰ ἢ Ἀράβια, διατίθενται δ' ἐν τῇ Ῥωμαίων). Je suis donc enclin à penser que qu'une partie des perles pêchées dans le golfe Arabo-Persique – en particulier celles des pêcheries importantes de Bahrain –, drainées par les circuits locaux vers les places marchandes située au fond de celui-ci (*Apologos* ; *Kharax*), prenaient la route de la façade méditerranéenne. Elles étaient convoyées par des *emporoi* palmyréniens transitant par le royaume de Characène.

Il n'est plus possible, pour la période tardive, i. e. au-delà du III^e^ siècle p C. approximativement, d'avoir des précisions sur les routes empruntées par les perles. On doit donc se rabattre sur le schéma général des échanges à longue distance entre le monde méditerranéen et l'océan Indien. Différents documents écrits, qui convergent avec des données de la documentation matérielle (monnaies axoumites, fouilles du site d'Adoulis en Érythrée …), indiquent un fractionnement des circuits d'échanges : des États riverains du sud de la mer Rouge sont devenus des acteurs à part entière dans ce système, notamment les Axoumites, au moyen de l'escale maritime d'Adoulis, et les Himyarites d'Arabie du Sud.[48] D'autre part, les V^e^ et VI^e^ siècles voient Taprobane (Sri Lanka) devenir une place centrale des échanges, en particulier parce qu'elle assure le transit des marchandises provenant du golfe du Bengale.[49] Il est donc possible, étant donné la situation des zones de production, que les marchés et ports indiens connus de Pline

---

[45] Voir, par exemple, Salles 1992, 92.

[46] Il est généralement admis – bien que les façons de l'expliquer fassent l'objet de discussion– que les Méditerranéens – spécialement les *emporoi* basés en Égypte n'entraient pas profondément dans le Golfe. Voir, par exemple, Salles 1992, 93-94 ; Young 2001,142-143 ; Potts 1997, 90. Cela ne concerne pas nécessairement d'autres agents : ainsi, les nauclères palmyréniens qui étaient installés à Coptos n'avaient certainement pas un accès limité au golfe Arabo-Persique (*Portes*, 103).

[47] Sur la Characène et ses relations avec Palmyre, par exemple Potts 1997, 94-97 ; Young 2001, 143-149.

[48] Munro-Hay 1991, 130-139 ; Tomber, 2008, 88-93.

[49] Tomber 2008, 144—147. La nouvelle organisation des échanges dans l'océan Indien ne se limite évidemment pas à ces quelques observations, et ne doit pas être réduite à une période de déclin, comme on le pensait autrefois (par exemple, Warmington 1928, 136-140. Des modifications sont perceptibles sur la côte méridionale de l'Arabie ainsi que dans l'Inde, mis en évidence tant par des fouilles archéologiques (celles de Khor Rori, par exemple) que par les textes. À ce jour, Il n'existe pas d'étude synthétique récente de la période tardo-antique (III^e^-VI^e^ siècles p.C.).

Pre-Print

l'Ancien, situés dans le Kerala, se soient effacés au profit de Taprobane. De plus, dans le nord de la mer Rouge, des places jouent un rôle nouveau, notamment *Clysma* et *Aila*.[50] La marchandise peut donc atteindre le monde méditerranéen sans que l'*emporos* basé à *Aila*, à Bérénice ou à *Clysma* ait besoin de se rendre sur les places de marchés de l'Inde, du Sri Lanka ou du Golfe. Quant à la destinée de la route maritimo-caravanière passant par le fond du golfe Arabo-Persique, elle n'est pas documentée : les conséquences possibles d'un certain nombre de moments d'histoire politique – effacement de Palmyre, arrivée des Sassanides, paix de Nisibe – nous sont mal connus dans le détail, sans compter le fait que le rythme des échanges n'est pas en relation directe avec les tourments de l'histoire politique.[51]

Un flou relatif entoure également l'époque qui précède l'annexion de l'Égypte par Rome, époque à laquelle la consommation des perles dans le monde méditerranéen était déjà bien établie (infra, p. xx). Un certain nombre d'éléments documentaires – le papyrus cité infra, l'anecdote fameuse des perles de Cléopatre (Plin., *HN*, 9.119-122) – laisse penser que l'Égypte lagide avait en bonne part contribué à introduire le goût des perles. Celles qui arrivaient à Alexandrie pouvaient suivre une route directe, importée par les quelques *emporoi* qui osaient se rendre au-delà du Bab el-Mandeb, en Inde – mais quelle région de l'Inde ? (voir Strab. 17.1.13) –, empruntant la voie ouverte par Eudoxe de Cyzique vers 118 a.C. Une autre partie du circuit des échanges dut se faire par voie indirecte, c'est-à-dire sous le contrôle partiel des intermédiaires arabes localisés dans les parages du Bab el-Mandeb oriental. C'est tout au moins ce qui peut se dégager d'une remarque de Strabon, exposant les raisons qui avaient poussé Auguste à tenter de soumettre les souverains arabes : depuis des temps immémoriaux, ils accumulaient des richesses en or et en argent en vendant – et revendant ? – des aromates et des pierres précieuses (πολυτελεστάτην λιθείαν), un terme qui pourrait englober les perles (Strab. 16.4.22). On peut supposer qu'*Eudaimôn* / Aden était le point de transit de celles-ci, d'après une information, certes obscure, donnée par le *Périple de la mer Érythrée* : l'auteur anonyme évoque l'abaissement d'*Eudaimôn* / Aden, comparée en tant que grand centre redistributeur à Alexandrie, par un *Kaisar* non identifié. Ce dernier est généralement assimilé à Auguste.[52] Que le perles originaires des pêcheries du Golfe passe par la route caravanière de la Mésopotamie et de la Syrie reste néanmoins plausible pour cette époque, mais elle est n'est pas documentée, excepté pour la décennie qui précède la bataille d'Actium (texte d'Appien cité plus haut).

2.3.2. Les utilisations dans le monde méditerranéen

Excepté quelques cas anecdotiques – par exemple, les petites perles prétendument utilisées dans la maison d'Élagabal pour décorer des mets (Hist. Aug., *Heliog*., 21, 3-4) –, les perles sont utilisées pour l'ornementation personnelle. L'immense majorité des objets sont des bijoux ou des accessoires de toilette féminins. Il faut attendre au moins le III^e^ siècle p.C. pour voir les perles être utilisées par les hommes,

---

[50] Nappo 2009, 71-73.
[51] Il semble que la puissance sassanide domine dans le Golfe (Potts 1997, 103-104).
[52] *Per. mar. rubr*. 29. Les commentaires de ce passage sont nombreux. Seland 2005 donne de bons arguments. Sur la circulation en mer Rouge méridionale, aux époques hellénistique et romaine, voir aussi Schneider 2014, 196-204.

Pre-Print

notamment pour orner des ceinturons militaires.[53] Avant ce temps, les utilisations masculines sont rares et transgressives : il s'agit en l'occurrence des figures controversées de Caligula et Néron (voir Plin., *HN*, 37.16 ; Senec., *De benef*., 2.12.1 ; Suet., *Cal*., 37.1). Le cas de Pompée est différent, puisque celui-ci n'a pas porté de perles sur lui ; cependant, son attitude reste incompréhensible aux yeux de Pline l'Ancien (Plin., *HN*, 37.15 : *quas* [sc. *margaritas*] *gerere te fas non sit* ; voir infra, p. xx).[54]

Les perles ont donc été importées essentiellement pour l'ornementation féminine et la confection de bijoux.[55] Le goût pour celles-ci, ainsi que pour les pierres précieuses, importées d'au-delà le monde méditerranéen, est un effet de la recherche de la polychromie, qui caractérise la bijouterie des époques hellénistique et romaine.[56] C'est ici que la documentation archéologique offre un apport considérable, car des pièces de bijouterie ont été retrouvées et sont exposées dans de très nombreux musées. Il faut noter néanmoins que ce type de document pose des problèmes *sui generis*. En effet, les bijoux peuvent avoir subi des transformations après avoir été découverts, si bien que l'on ne peut pas toujours être sûr que les perles soient antiques. Cela s'est notamment produit aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Pour prendre l'exemple d'une paire de pendants d'oreille exposée au Metropolitan Museum, on constate que le fil qui maintient les perles sur le bijou n'est pas en or. Ceci n'est pas conforme aux usages des bijoutiers antiques. Il pourrait donc s'agir d'une réparation tardive. Il peut même arriver que les perles elles-mêmes ne soient pas antiques. Ces « montages d'antiquaires » perturbent l'établissement de la chronologie déjà approximative, dans la mesure où elle repose généralement sur des critères stylistiques[57].

Un inventaire descriptif de la bijouterie antique n'a pas sa place ici. Deux exemples suffiront, et l'on commencera par les pendants d'oreille, un ornement qui ont particulièrement utilisé les perles. Si l'on ne tient pas compte d'une épingle votive de Paphos, les plus anciennes perles du monde méditerranéen, qui remontent à l'époque hellénistique (II^{e} - I^{er} siècles a.C.[58]), sont montées sur des boucles d'oreille de modèles variés : type avec Éros ailé ; type avec amphore suspendue à un disque plat, ou à un demi-disque etc.[59] Ces bijoux présentent en général des perles multiples, mais de petite taille (2 à 3 millimètres). L'époque romaine, particulièrement à partir du I^{er} siècle p.C., offre un tableau plus riche et différent. D'une part, les trouvailles sont plus nombreuses – un certain nombre d'artefacts proviennent des sites vésuviens. D'autre part, les sources littéraires font de nombreuses allusions à cet usage ornemental des perles, ce qui contraste fortement avec le silence des sources grecques de l'époque hellénistique. Ainsi, il est remarquable que pour Pline l'Ancien, son époque, celle à laquelle la perle est tant recherchée, soit aussi celle à laquelle on mutile les oreilles :

---

[53] Di Giacomo 2016, 117-119 ; Schneider 2013, 309-310.
[54] Gury 2016 (dans l'attente de la publication de l'article définitif dans la revue *Topoi*).
[55] Pour une présentation récente de la bijouterie romaine, voir Di Giacomo 88-104 (perles et gemmes) ; pour les bijoux avec perles, Schneider 2013, 288-310.
[56] Besson et Thiaudière 2016, 25 ; 30 ; Di Giacomo 2016, 51.
[57] Ces informations m'ont été données par Corinne Besson et Cyril Thiaudière, experts en bijouterie antique (cabinet « Aurum antiquum »).
[58] Les dates attribuées aux bijoux sont approximatives. Sauf à ce que l'objet ait été retrouvé en contexte archéologique identifiable, la datation est établie sur les seuls critères stylistiques.
[59] Sur les pendants d'oreille, voir Schneider 2013, 288-298.

Pre-print

> C'est pour cela (*ad hoc*) que l'on a imaginé de mutiler les oreilles (*excogitata sunt aurium vulnera*) : les porter sur le cou, sur les cheveux, sur les mains était vraiment trop insuffisant ; il fallait aussi les enfoncer dans le corps[60].

En aucun cas Pline ne veut dire que le perçage des oreilles a été inventé à ce moment. Il veut plutôt indiquer que le pendant d'oreille a été le moyen par excellence de porter les perles. Autre exemple significatif, ce passage de Pétrone, dans lequel il est fait mention d'un petit sac dans lequel les femmes conservaient précieusement leurs perles – dans le cas présent, des pendants d'oreille – :

> Scintilla, non moins vaniteuse, détachait de son cou un petit coffret d'or qu'elle appelait son porte-bonheur, en tira deux pendants d'oreilles qu'elle fit à son tour admirer à Fortunata : « C'est un cadeau de monsieur mon mari, dit-elle, personne n'en a de plus beaux. — Parbleu, dit Habinnas, tu m'as saigné à blanc pour t'acheter ces fèves de verre. De vrai, si j'avais une fille, je lui couperais les oreilles. Sans les femmes, nous aurions tout pour rien ; mais maintenant, autant dire que c'est pisser chaud et boire froid.[61]

L'un des types les plus répandus était le type « à barrette », également appelé *crotalia*, c'est-à-dire « castagnettes » – un terme que l'on trouve chez Pline l'Ancien (Plin., *HN*, 9.114). Une barrette est fixée à la tige à double courbure qui traverse le lobe de l'oreille. À cette barrette sont suspendues deux perles. Ces pendants d'oreille résonnaient du bruit des perles se heurtant mutuellement, d'où leur nom. R. A. Higgins signale des variantes de ce type: trois suspensions avec des perles ; trois suspensions avec des perles et une autre gemme enfilée etc. En réalité, les variations mineures sur ce modèle sont innombrables.[62] En ce qui concerne les boucles d'oreilles du type *stalagmium*, ou pendant d'oreille en « goutte »,) une perle enfilée dans une tige est suspendue au dispositif d'accrochage (un « S » qui traverse le lobe de l'oreille). E. Dubois-Pélerin signale une paire de ce type trouvée à Herculanum, sur le squelette d'une petite fille de deux ans et demi.[63] Avec les boucles d'oreilles du type « panier » (« a canestro »), des petites perles sont enfilées sur un fil d'or et la structure prend la forme d'une demi-sphère. Les pendants reproduits dans le livre de d'Ambrosio ont des perles d'un diamètre de 2 mm environ.[64] Un « panier » peut comprendre entre 35 et 40 perles. Ce type est moins courant que les autres, mais il est bien représenté à Pompéi et se trouve aussi à Herculanum. On le voit également sur des portraits du Fayoum.[65] Ces exemples ne sont qu'un échantillon de l'inventivité des artisans et des évolutions de la bijouterie.

Le collier avec perles est moins représenté, dans tous les types de documentation disponibles. Un type courant est le collier fait de mailles d'or avec, insérée à intervalles réguliers, une perle – celle-ci peut alterner avec une gemme, par exemple une émeraude. Le collier du catalogue de d'Ambrosio mesure 36 cm et comprend 10 perles. L'auteur utilise le terme « perline ». En réalité, elles sont de dimensions

---

60 Plin., *HN*, 12.2
61 Petr., *Satyr*., 64.9.
62 Higgins 1980, 185.
63 Dubois-Pélerin 2008, 224.
64 D'Ambrosio 2001, 53, n° 13.
65 Higgins 1980, 184.

Pre-Print

inégales. Comme on s'y attend, les plus grosses sont les plus visibles, tandis que la plus petite, minuscule, se trouve près du fermoir.[66] Le Musée archéologique de Naples conserve un collier d'une facture exceptionnelle, où alternent également perles et émeraudes. Cette pièce est intéressante, car, même en l'absence de contexte archéologique, et donc social, précis, elle donne une certaine idée de la hiérarchie existant parmi les pièces de bijouterie – une hiérarchie qui reflète évidemment celle des consommateurs[67]. Il n'est pas possible de détailler ici l'ensemble des ornements avec perles. On se contentera donc de les énumérer. La bijouterie comprend les anneaux, les ornements de tête (épingles à cheveux, diadèmes) et les bracelets. Hors bijouterie, mais toujours dans le domaine de l'ornementation personnelle, les perles peuvent décorer des vêtements et des chaussures.[68]

3. Le miroir du changement : les sources et les documents

3.1. Les sources écrites

La plus grande partie de la documentation est textuelle.[69] Ce n'est pas, comme on le verra plus loin, que la documentation matérielle soit absente, ni même rare ; mais, du fait de sa nature, elle n'est exploitable que dans certains domaines très circonscrits, et elle ne soutient l'enquête historique que très partiellement. À l'inverse, les sources écrites offrent une chronologie et une continuité plus nettes. Cette documentation textuelle se répartit dans les catégories classiques de l'historien de l'antiquité, que j'examinerai dans l'ordre suivant: inscriptions, papyri, sources littéraires. Par ailleurs, l'un des caractères fondamentaux de cette documentation écrite est son caractère évolutif : elle évolue quantitativement et qualitativement en fonction de l'intérêt que les consommateurs méditerranéens ont accordé aux perles importées de l'océan Indien. On est en particulier frappé par l'accroissement de la masse documentaire, consécutif à l'accroissement de la consommation romaine. Pour le dire en d'autres mots, la documentation textuelle est un reflet assez exact du changement qui sera analysé dans la troisième section.

Le corpus épigraphique n'est pas négligeable, mais présente une certaine monotonie : la plupart des inscriptions sont des épitaphes funéraires dans lesquelles apparaît le nom d'un *margaritarius* (« vendeur de perles » [au détail]).[70] Il n'empêche que ce corpus témoigne sans équivoque de l'apparition d'un métier nouveau dans le sillage de la consommation spécifiquement romaine (infra, p. xx). On a aussi retrouvé quelques inventaires de sanctuaires, faisant mention de bijoux avec perles ornant une statue, signe de la diffusion des perles dans le monde romain en dehors de la Ville et de l'Italie. L'intérêt de ces inscriptions est toutefois limité, dans la mesure les perles ne sont pas décrites – elles sont seulement

---

66 D'Ambrosio 2001, 56, n° 31.
67 Schneider 2013, 299.
68 Schneider 2013, 307-310.
69 Pour une bonne présentation des sources, voir l'étude de Rommel 1974.
70 La plus célèbre est l'épitaphe métrique du *margaritarius* Caius Ateilius Euhodus, située sur la Via Appia (*CIL* VI, 9545 = *CIL* I, 1212)

Pre-Print

comptées –, et qu'aucune indication de prix n'est présente. Or l'absence de prix est l'une des lacunes documentaires les plus dommageables. Quelques rares inscriptions n'appartiennent à aucune de ces deux catégories, tel l'éloge funèbre d'une matrone, gravé au commencement du I^er^ siècle p.C. : l'époux rappelle que sa femme Turia s'est privée de ses bijoux et de ses perles pour lui fournir les subsides nécessaires à sa fuite, au temps des guerres civiles.[71] Autre exemple remarquable : on a retrouvé à Pompéi un graffiti célébrant une offrande faite par Poppaea Sabina (*AE* 1981, 217-218). Elle avait offert à Vénus deux belles perles et un béryl, deux produits précieux ayant pour point commun d'être importés par les routes de l'océan Indien, et d'être particulièrement recherchés dans le monde romain au I^er^ siècle p.C. Toutes ces inscriptions sont rédigées en latin, signe évident du rôle éminent qu'ont joué Rome et l'Italie dans ce phénomène de consommation.

Les papyri documentaires présentent une plus grande diversité : inventaire de dots, recettes pour blanchir des perles dégradées ou pour en fabriquer de fausses, testaments … Le document le plus remarquable est cet avis de recherche d'un esclave en fuite parti avec des perles, daté de 156 a.C. En effet, ce texte constitue la plus ancienne attestation textuelle de l'usage des perles dans le monde méditerranéen :

> La 25^e^ année, le 16 du mois *Epeiph*. Un esclave de l'ambassadeur Aristogénès, fils de Chrysippos, d'Alabanda, s'est enfui à Alexandrie. Son nom est Hermon, dit aussi Neilos, Syrien de naissance, originaire de *Bambykê*, âgé d'environ 18 ans, de taille moyenne, imberbe, avec de bonnes jambes, une fossette au menton, un grain de beauté à gauche du nez, une cicatrice au coin gauche de la bouche, tatoué sur le poignet droit de deux lettres barbares, ayant sur lui trois octadrachmes d'or frappé, dix perles (ἔχων χρυσίου ἐπισήμου μναιεῖα γ, πίνας ι) un bracelet de fer où sont représentés un lécythe et des strigiles et vêtu d'une chlamyde et d'une ceinture. Celui qui le ramènera recevra deux talents de bronze. Celui qui le montrera dans un sanctuaire un talent, et chez un homme important et responsable devant la loi trois talents. Que celui qui voudra donner des informations les donne aux agents du stratège (...)[72].

Alors que la perte de nombreux documents nous plonge dans l'incertitude quant à l'origine du goût des Grecs pour les perles, ce papyrus nous laisse penser que les perles sont devenues un objet précieux dans l'Égypte lagide du II^e^ siècle a.C. Il semble qu'il soit encore réservé à une élite : peut-être Aristogénès avait-il fait l'achat de ces perles à Alexandrie. Les autres papyri sont plus tardifs, et reflètent une autre étape dans l'histoire sociale et économique de la perle : c'est l'époque à laquelle les perles atteignent une clientèle qui ne se limite pas aux couches supérieures. Il s'agit de contrats de mariage dans lesquels sont signalés des bijoux avec perles (*P. Fam. Teb*. 21 [122 p.C.] ; *P. Vars*. 2, 5 [2^e^ siècle p.C. ; Oxyrrhynchos] ; *P. Oxy*. 10, 1273 l.10-11 [260 p.C.]), ainsi que de l''inventaire des biens possédés par des temples d'Oxyrrhinchos (*P. Oxy.* 12, 1449 [213-217 p.C.]). De même, le papyrus de Stockholm – III^e^ siècle p.C. – montre que, dans le sillage de cette consommation élargie, l'on avait appris à confectionner des imitations

[71] *CIL* VI, 41062 (voir *Éloge funèbre d'une matrone romaine*, éd., trad. & comm. de M. Durry, Paris, 1950).
[72] *P. Paris*.10= S. Hunt et C.C. Edgar, *Select Papyri*, vol. 2, n°. 234 (156 a.C. - Memphis).

Pre-Print

de perles (*Pap. Holm*. 18 ; 23).

Ce sont cependant les sources littéraires qui constituent la part majeure – essentielle même – du corpus documentaire. Une approche diachronique permet de mieux en approcher les différentes facettes et de voir en quoi elle est le reflet des évolutions de la consommation méditerranéenne. Les premiers documents, fragmentaires, sont les relations des compagnons d'Alexandre : ces textes fondamentaux marquent très exactement l'entrée de la perle dans le savoir et l'expérience des Grecs, mais non dans l'usage. En effet, dans ces dernières décennies du IV^e^ siècle a.C., la perle n'est pas autre chose qu'un objet de savoir ethnographique et scientifique. C'est seulement à ce titre que les compagnons d'Alexandre le Grand s'y intéressent. Ils décrivent cet objet, de la même façon qu'ils ont décrit de nombreux faits et phénomènes observés en Asie, c'est-à-dire mus par la curiosité et le désir de connaître un objet recherché des seuls Barbares. Ce faisant, ils ont effectué quelque chose de capital en introduisant un nom vernaculaire (*margaritês*), qui sera adopté dans le monde méditerranéen[73] :

> Androsthène, dans son ouvrage *Navigation en mer Indienne* écrit : « Les coquillages à spirales, les *khoirinoi* (i. e., de petits coquillages) et les autres coquillages sont bigarrés, charmants et très différents de ceux de chez nous. On trouve aussi des coquillages à pourpre (*porphurai*) et, pour le reste, une grande quantité d'huîtres. Il en est une en particulier que les gens de là-bas appellent *berberi*, d'où provient la pierre *margaritês*. Celle-ci est extrêmement estimée en Asie et on la vend chez les Perses et dans les contrées situées au-dessus au prix de l'or. Par son aspect, le coquillage est semblable à un peigne, sauf qu'il n'est pas creusé ; il a au contraire une coquille lisse et épaisse. Il n'a pas non plus deux oreilles (i. e., des valves), mais une seule. La pierre se forme dans la chair de l'huître, comme le « grêlon » chez les porcs ; elle a une couleur qui tantôt ressemble beaucoup à celle de l'or, au point qu'il n'est pas facile de la distinguer si on la place à côté de l'or, tantôt est celle de l'argent, tantôt est très blanche, comme les yeux des poissons.[74]

Dans le sillage des compagnons d'Alexandre, à la charnière des IV^e^ et III^e^ siècles a.C., et dans le même esprit, Mégasthène, envoyé par Séleucos I^er^ dans l'Inde des Mauryas[75], donne des informations complémentaires : celles-ci portent sur le mode de production mis en œuvre par les Indiens (Arrian. *Ind.* 8.8-13 = Megasth. *FGrH* 715 F13). On reste donc dans les domaines de l'histoire naturelle et de l'ethnographie, et l'on suppose que Mégasthène a pris soin de faire mention dans ses *Indika* d'un objet admirable. La suite du III^e^ siècle n'a donné aucun autre texte, y compris à l'état fragmentaire. Après ce moment de silence, et grâce à de brèves citations de Pline l'Ancien, on perçoit l'existence d'un frémissement dans la documentation : la *margarita* fait progressivement son apparition dans des textes grecs, à partir de la seconde moitié du II^e^ siècle a.C., sous forme de citations squelettique. Cette

---

[73] L'origine du nom *margaritês* est, selon toute vraisemblance, perse (voir Schneider, 2013 39-42, avec cette réserve qu'une nouvelle discussion apparaîtra dans la version refondue du mémoire en vue de la publication).
[74] Athen., *Deipn*., 3.45, 93c = Androsthène de Thasos, *FGrH* 711 F1.
[75] On admettra ici que Mégasthène était l'envoyé de Séleucos, sans entrer dans une discussion chronologique qui n'a pas d'importance ici.

Pre-Print

réapparition dans les sources littéraires suit l'époque du papyrus signalé plus haut. On peut conjecturer que cette évolution documentaire fait écho à une évolution d'ordre économique et culturelle : désormais les Hellènes de Méditerranée orientale accordent de l'intérêt aux perles.

Le début du I^er^ siècle *a.C.* marque le commencement de la consommation romaine, consommation destinée à s'accroître de façon importante (infra, p. xx). Cette étape se traduit de différentes façons dans les sources littéraires. Tout d'abord, les attestations documentaires de la perle se multiplient, avec, en particulier, l'entrée en scène des sources en langue latine. D'autre part, la perle cesse d'être l'apanage de textes érudits ou techniques – tels que les traités sur les pierres (*Lithika*) ou les monographies régionales (*Indika*, *Arabika*, *Parthika*) –, mais fait son apparition dans des ouvrages plus variés, de prose ou de poésie. Ceci est le signe que, à la différence de ce qui se passe dans le monde grec, on a affaire à Rome à un phénomène économique et social d'importance. En voici deux exemples, parmi d'autres, tout deux datant du I^er^ siècle a.C Le premier provient d'un traité de rhétorique ; le second est dû à un poète dont le *floruit* est daté du milieu du siècle :

> Mais il faudra veiller au reste quand il aura acquis plus de liberté pour ces deux choses : la période et la liaison des mots. Car même ces phrases resserrées et hachées ne doivent pas être traitées avec négligence, mais il y a aussi une certaine négligence soignée. En effet, de même que certaines femmes dépourvues de bijoux sont, dit-on, plus belles précisément parce que cela leur va bien, de même ce style simple plaira, même dépourvu d'ornements. Il y a en effet, dans les deux cas, quelque chose qui donne plus d'élégance sans qu'on s'en rende compte. Alors on supprimera tout ornement voyant, comme le serait une parure de perles ; on évitera même le fer à friser. Tous les fards qui donnent du blanc et du rouge artificiels seront éliminés. Il restera seulement la distinction et l'élégance.[76]

> Les remparts de Mars se fondent dans le gouffre d'un luxe insatiable. Pour ton palais on engraisse en cage le paon revêtu, tel un tapis de Babylone, de son plumage doré, et la poularde numidienne, et le chapon gaulois. La cigogne elle-même, cette étrangère si chèrement accueillie (…) fait maintenant son nid dans le chaudron de la débauche. À quoi destines-tu la perle qui t'es si chère, la perle de l'Inde ? Veux-tu qu'une matrone, toute ornée de bijoux marins [= bijoux avec perles ?] s'en aille lever les jambes sur une couverture exotique? Que veux-tu faire de la verte émeraude, ce verre si précieux ?[77]

On verra plus loin que, pour Pline l'Ancien, l'annexion de l'Égypte en 30 a.C. est une date importante, qu'il associe à une accélération de la consommation romaine. Mais même si le Naturaliste n'avait pas donné cette information, on aurait pu, simplement en observant l'évolution de la documentation littéraire, deviner une nouvelle phase du phénomène s'étendant entre le Principat d'Auguste et le milieu du II^e^ siècle p.C. Pour commencer, on relève l'apparition de notices descriptives de la perle et du coquillage perlier beaucoup plus élaborées qu'auparavant. Certaines sont largement perdues

[76] Cic., *Orat.*, 78.
[77] Publilius Syrus, *Mimorum fragmenta* = Petr., *Satyr.* 55, 1-5 ; 8-12.

Pre-Print

– par exemple, celle qu'avait dû écrire Juba de Maurétanie, probablement dans ses *Arabika* – ; d'autres sont partiellement conservées – celle d'Isidore de Charax[78] – ; mais d'autres, sont intégralement conservées. Il s'agit ici à la notice de Pline l'Ancien, dont l'exceptionnelle longueur suffit à dire l'intérêt que suscitait l'objet dans la société romaine (Plin., *HN*, 9.104-124). Il existe une différence fondamentale entre ces notices et les premières que nous connaissons, à savoir celles écrites par des compagnons d'Alexandre le Grand et par Mégasthène : ces derniers, observateurs férus d'ethnographie et de sciences naturelles, décrivaient un objet recherché par des peuples d'Asie, Perses et Indiens en particulier. À l'opposé, les auteurs de l'époque républicaine et impériale décrivent un objet recherché par des consommateurs méditerranéens, et avant tout romains et italiens. Pline l'Ancien, observateur de sa propre société, semble très concerné par les mutations sociales dont la perle est le substrat et la cause. Voilà pourquoi, une large partie de son exposé est dévolue aux *exempla,* i. e., aux usages outrageusement ostentatoires des perles. Pline conclut cette section avec un cas dont il a été le témoin personnel : les parures de perles et émeraudes arborées lors d'un dîner par Lollia Paulina, épouse de Caligula en 38 et morte en 49 p.C. (voir le texte infra, p. xx).

Par ailleurs, une importante partie de l'exposé de Pline l'Ancien est consacrée à la formation de la perle, ce qui constraste, là encore, avec les brèves remarques des Gréco-Macédoniens. C'est que le savoir s'est considérablement accru, en même temps que se développait la demande. Le texte de Pline est généralement critiqué par les commentateurs modernes, qui raillent la naïveté et la crédulité de leur auteur. C'est pourtant se méprendre, à mon sens, que d'assimiler ce texte à une collection d'histoires merveilleuses[79]. Pline explique à ses lecteurs, me semble-t-il, au moyen des seuls éléments d'information à sa disposition – dont certains importés des contrées érythréennes en même temps que la marchandise – , l'origine des différentes qualités de perles disponibles à la vente : parfaites, moyennes, sans éclat, petites, irrégulières etc. Cet exposé d'histoire naturelle reflète indirectement l'existence d'un véritable marché des perles dans le monde romain, où le client veut connaître l'origine du produit qu'il achète :

> Ce sont des coquillages qui engendrent et créent <les perles>, lesquels ne diffèrent pas beaucoup des huîtres. Quand dans l'année le moment de la conception les stimule, elles s'ouvrent par une sorte de bâillement et se remplissent, dit-on, d'une rosée fécondante ; après gestation, elles mettent bas et la progéniture de ces coquillages sont les perles, qui diffèrent selon la rosée absorbée. Si une rosée pure a pénétré, elles sont blanches d'aspect ; mais si elle est trouble, le produit est également sali ; si le temps est menaçant, il est terne. (…) Si les coquillages sont rassasiés quand il le faut, les perles grossissent aussi ; mais si des éclairs se produisent, les coquilles se ferment et se réduisent comme si elles jeûnaient ; si, de plus il tonne, apeurées et brusquement renfermées, elles produisent ce qu'on appelle des *physemata* (supra, p. xx), qui ressemblent à des bulles creuses, sans matière ; ce sont les produits avortés des coquillages. Quant aux produits sains, ils sont constitués de plusieurs épaisseurs de peau, si bien qu'on peut les assimiler

[78] Cité par Athen., *Deipn*., 3.46, 93d. Isidore fut actif dans le dernier quart du 1er siècle a.C. On lui connaît des Stations Parthiques mais Athénée nous parle d'une périégèse (= description) de la Parthie.
[79] Sur ce point, voir Schneider 2013, 120-127.

Pre-print

> sans se tromper à une callosité du corps. Aussi les spécialistes savent-ils les nettoyer. (…) Elles s'épaississent aussi en vieillissant et adhèrent aux coquilles ; on ne peut les en détacher qu'à la lime. Celles-ci ne présentent qu'une seule face, celle qui est sphérique ; de l'autre côté, elles sont plates ; on les appelle « tambourins » pour cette raison[80].

À côté de ces notices informatives dont le texte de Pline est un magnifique spécimen, la diffusion des perles au sein de la société romaine est également rendue manifeste par ce que l'on pourrait appeler « une invasion textuelle », qui s'étend entre la fin du I^er^ siècle a.C. et le II^e^ siècle p.C. : les allusions à la *margarita* et à son usage deviennent très nombreuses, prouvant par là le solide ancrage de la perle dans le mode de vie romain. Au premier rang de ces textes non informatifs figure la poésie latine. Les poètes voient dans les perles soit un symbole de perfection du fait de leur blancheur, soit un ornement désiré – pour le meilleur ou pour le pire – par les femmes, soit encore un objet emblématique des trésors que l'Orient peut offrir à la Méditerranée.[81] Mais la perle entre aussi dans l'univers de la philosophie – Sénèque fait l'éloge de la femme qui s'en passe (Sen., *Helv*., 16.3) –, de l'histoire – Quinte-Curce fait le portrait anachronique d'un Alexandre le Grand avide de perles (Curt. 8.5.2-4) –, de la fiction narrative (voir le portrait cinglant de l'épouse d'Habinnas, ami de Trimalcion, arborant ses perles, cité supra, p. xx). Une parabole évangélique fait même mention de l'importateur de perle (*emporos*), qui cherche à tout prix à obtenir la plus belle perle (*Matth.* 13. 45-46). Cette surprenante apparition de la perle se comprend mieux, si l'on considère que Matthieu écrit vers 80 *p. C.* à Antioche, ou dans ses environs, qui fut l'un des points d'arrivée des perles, comme on l'a vu. On notera, sans le développer, ici que la parabole chrétienne a donné naissance à un corpus de textes chrétiens sur les perles dont l'intérêt est loin d'être négligeable.[82]

3.2. Les sources archéologiques

Les sources archéologiques se réduisent aux bijoux que l'on a pu retrouver – ceux là-même qui ont été présentés précédemment. L'essentiel a, en réalité, été dit plus haut. L'idée centrale de cette partie, à savoir que la documentation fait écho aux mutations des comportements économiques, a été illustrée par l'exemple des pendants d'oreille (supra, p. xx). En effet, la mutation que représente la consommation romaine est perceptible par l'accroissement du nombre d'artefacts retrouvés – bien que les cités vésuviennes soient surreprésentées, faussant ainsi la perspective –, ainsi que par la diversification des formes.

---

[80] Plin., *HN*, 9.107-109.
[81] Par exemple, Ov., *Ars am*., 3.118-132 ; Prop. 1.8.39 ; Mart., *Epigr*., 8, 28, 11 ; *Epigr*., 8, 45, 2.
[82] Voir Descotes 2016, 74-77, dans l'attente de la publication de l'article complet dans la revue *Topoi*.

pre-print

3.3. Sources iconographiques

Les sources iconographiques se limitent aux représentations figurées dans lesquelles les perles peuvent être identifiées à peu près sûrement, par leur forme, par leur couleur et/ou par le bijou auxquelles elles sont associées. Cela exclut les bas-reliefs, portraits monétaires, rondes-bosses et tout autre mode de représentation qui ne permet pas de distinguer de façon indiscutable la perle d'une autre gemme ou pierre travaillée en forme de boule – ce que l'anglais appelle « bead ». Dans la pratique, les documents les plus utiles sont les fresques des villas vésuviennes et les portraits peints de momies, souvent connus sous le nom générique de « portraits du Fayoum ». On y trouve représentés des bijoux généralement analogues à ceux que l'on a retrouvés grâce aux fouilles archéologiques – pendants d'oreille divers et colliers. La dynamique évoquée plus haut – i. e., la corrélation entre les attestations documentaires et les mutations de la demande et de la consommation méditerranéenne – s'applique aux sources iconographiques. En particulier, on voit apparaître sur les fresques de Pompéi des figures variées – déesses, personnages héroïques féminins mais aussi individus ordinaires – arborant des pendants d'oreilles. Cela coïncide avec l' « invasion textuelle » évoquée précédemment. De même, les portraits de momies égyptiens se répartissent entre le II^{e} siècle et le IV^{e} siècle p.C., époque durant laquelle la perle n'est probablement plus un objet réservé à une fraction limitée de la société romaine et italienne (infra, p. xx).[83]

4. Les formes du changement : la consommation des perles dans le monde méditerranéen

4.1. D'un objet barbare à la folie de la perle : une histoire de la consommation des Méditerranéens

Il n'existe aucun témoignage consistant et décisif concernant l'utilisation des perles de l'Érythrée dans le monde grec pré-hellénistique. En tout état de cause donc, les contacts entre le monde méditerranéen et cet objet ne sont pas antérieurs à l'expédition d'Alexandre en Asie. Les Gréco-Macédoniens ont dû, vraisemblablement, trouver des objets avec perles dans les trésors achéménides. Il est encore plus probable qu'ils les ont vues, en Perse et en Inde, portées par les hommes comme par les femmes, à côté d'autres pierreries. C'est probablement dans les dernières années de l'expédition asiatique (325-324 a.C.) qu'ils furent véritablement bien renseignés sur la perle, c'est-à-dire sur son origine marine. Les Gréco-Macédoniens d'une part recueillirent des renseignements relatifs à l'histoire naturelle, d'autre part associèrent d'emblée la perle à un usage barbare :

Charès de Mitylène, dans le livre VII de son *Histoire d'Alexandre*, dit : « On pêche, dans la mer Indienne, de même aussi qu'en Arménie, en Perse, en Susiane et en Babylonie, un <coquillage> qui ressemble beaucoup à l'huître. (…) Ils (sc. les indigènes) extraient de ceux-ci des os (ou des « noyaux ») blancs qu'ils appellent

[83] Voir Schneider 2013, 288-307.

pre-print

margaritês ; ils confectionnent avec ceux-ci de petits colliers ainsi que des bracelets de poignet et de cheville, que les Perses, les Mèdes et tous les habitants de l'Asie recherchent beaucoup plus que les objets faits en or.[84]

Dans la pratique, elle devait rester un objet de consommation propre aux peuples riverains du Golfe et de l'Inde pour au moins plusieurs décennies. En effet, durant les premiers temps de l'époque hellénistique, la perle ne paraît pas être réellement entrée dans la bijouterie antique. Les quelques objets mis au jour – une épingle de Paphos consacrée à Aphrodite, que l'on a datée du III^e^ siècle ou du II^e^ siècle a.C.[85] ; le collier de Mytilène, peut-être de la haute époque hellénistique[86] – sont des cas très isolés dans la production de bijouterie de cette époque. Il est cependant évident que cette période de silence documentaire est aussi une période d' « incubation » : le phénomène de la consommation méditerranéenne doit naître et se développer durant ces décennies, dans des circonstances qui nous sont à peu près inconnues. Ses premières manifestations sont datables du II^e^ siècle a. C. D'une part, les bijoux avec perles, que l'on peut dater de cette époque, font leur apparition. Parallèlement, la joaillerie hellénistique commence à rechercher la polychromie qu'offrent les pierres et gemmes, dont certaines sont sont importées de l'Inde. Les perles font partie de cette tendance profonde.[87] D'autre part nous avons le papyrus de 156 a.C., cité supra (p. xx). C'est la première attestation de la présence de perles en Égypte.

D'objet recherché par les Barbares, la perle est donc devenue, petit à petit, un objet désiré par les Hellènes. Ce phénomène de consommation nouveau est la résultante de mutations dont certaines seulement sont discernables. Il y a nécessairement une évolution dans le goût des Hellènes en ce qui concerne le domaine de l'ornementation personnelle, rendant les perles plus désirables. Il faut certainement aussi invoquer la transformation des échanges à longue distance : il est probable que la progression de l'activité des *emporoi* grecs dans le sud de la mer Rouge, au II^e^ siècle a.C., les a placés au contact de cet objet (supra, p. xx). À cette époque, Eudoxe de Cyzique apprenait d'un navigateur indien l'existence d'une route plus directe vers l'Inde. En d'autres termes, on pouvait commencer à se passer de la nécessaire rupture de charge dans les ports de l'Arabie du sud-ouest (supra, xx). Comme on l'a remarqué depuis longtemps, l'apparition d'un « épistratège de la mer Indienne et Érythrée » dans les années 70 a.C., sous le règne de Ptolémée XII, est l'écho indéniable d'une intensification de la circulation maritime entre mer Rouge et océan Indien.[88] Tout indique donc une dynamique par laquelle le développement du commerce qui aboutissait à Alexandrie et le goût pour les perles durent s'entretenir mutuellement, créant une demande qui ne devait plus cesser. Ces facteurs expliquent partiellement que les II^e^ et I^er^ siècles a.C. marquent le commencement, puis l'essor de la consommation grecque. Toutefois, celle-ci devait être supplantée, à partir de la fin du II^e^ siècle a.C., par la consommation romaine. La prééminence de la demande romaine est bien formulée par Pline l'Ancien, qui fait observer qu'elle est à

---

[84] Athen. *Deipn*. 3.45 = Charès de Mitylène, *FGrH* 125 F3.
[85] British Museum, GR 1888.11-15.2 (Jewellery 1999). Certains spécialistes abaissent la date à la fin du II^e^ siècle a.C.
[86] Metropolitan Museum, n° 99.23 (« late Classical or Early Hellenistic - Date: ca. 330–300 B.C. »). Voir Donkin 1998, 55 ; 74, n. 157.
[87] Higgins 1980, 155.
[88] Mooren 1972.

Pre-Print

l'origine d'un néologisme dans la langue latine :

> Il n'est pas douteux qu'à l'usage elles s'usent et que le manque de soin altère leur couleur. Leur qualité tient entièrement à leur blancheur, à leur grosseur, à leur rondeur, à leur poli, à leur poids ; ces choses se rencontrent si rarement qu'on ne trouve jamais deux perles semblables; d'où le nom d'*unio* que le luxe romain leur a sans doute donné ; en effet, ni chez les Grecs ni même chez les Barbares, qui les ont découvertes, elles n'ont d'autre nom que celui de *margarita*.[89]

Comme souvent, Pline s'intéresse à l'origine des phénomènes et aux inventions, à ceux qui « furent les premiers ». La très forte demande en perles dont il fut le témoin – les Romains ne sont-ils pas des deuxièmes découvreurs, après les Barbares de l'océan Indien ? – l'avait conduit à traiter la question de l'incroyable consommation romaine sous l'angle diachronique. C'est ce qu'il annonce dans le sommaire de l'*Histoire naturelle* :

> Livre 9, dans lequel on traite de la nature des créatures marines (...) de la quantité de ressources maritimes recherchées par le luxe ; des perles ; de leur génération ; de la façon de les trouver ; des espèces d'*uniones* ; de ce que l'on doit noter à leur sujet ; de leur nature ; de quelques faits mémorables les concernant ; de l'époque à laquelle à Rome on commença à les utiliser (*quando primum in usum venerint Romae*).

Ces indications chrononologiques apparaissent effectivement dans la section consacrée aux perles, mais elles sont brèves :

> Fenestella rapporte que les perles sont devenues à Rome d'un usage commun et fréquent (*in promiscuum ac frequentem usum*) après la soumission d'Alexandrie, mais qu'elles ont fait leur apparition pour la première fois vers le temps de Sylla – elles étaient alors petites et médiocres (ou : « bon marché » ; « de peu de valeur » [*minutas et viles*]), erreur manifeste, car Aelius Stilo signale que vers l'époque de la guerre de Jugurtha, le nom d'*uniones* a été, précisément à ce moment, donné aux très grosses perles.[90]

Ce passage est néanmoins d'une importance capitale, tant il est rare que les étapes d'un phénomène de consommation d'un produit de luxe soient ainsi documentées. Trois jalons chronologiques de l'histoire de l'*usus* éclairent sur la croissance de la consommation romaine. Il s'agit de : 1) l'annexion de l'Égypte lagide ; 2) l'époque de Sylla (décennie 90-80 a.C. approximativement) ; 3) l'époque de la guerre de Jugurtha (111-105 a.C.). Ce n'est pas le lieu ici de commenter point par point le texte. Disons simplement que l'on peut se ranger au schéma général que Pline propose. Tout d'abord, on admettra avec lui que le goût romain pour les perles en général, et probablement les belles perles en particulier, était solidement installé dans les premières décennies du I^{er} siècle a.C., après s'être formé vers la fin du II^{e} siècle – ce goût n'étant pas limité aux perles, mais à l'ensemble des pierres précieuses colorées.[91] S'il est raisonnable de penser que le goût romain naît des contacts avec le monde hellénistique, il est impossible d'en appréhender les circonstances. Il est par ailleurs tentant de faire coïncider l'intérêt des Romains pour les

---

[89] Plin., *HN*, 9.112.
[90] Plin., *HN*, 9.123.
[91] Ceci est en corrélation avec la recherche de la polychromie inaugurée par la bijouterie hellénistique.

Pre-Print

perles de qualité supérieure avec l'évolution des échanges à longue distance dans l'océan Indien évoquée précédemment (supra, p. xx), qui contribue à élargir l'offre. Quoi qu'il en soit, comme on l'a noté plus haut (supra, p. xx), les premières traces dans les sources littéraires latines de l'usage des perles datent de la première moitié du I^er^ siècle a.C.[92] Cela tend à confirmer la chronologie de Pline.

Il est un autre fait, que Pline n'a pas mentionné dans son histoire de l'*usus* : le Naturaliste signale le rôle influent de Pompée. Celui-ci est censé être à l'origine du goût romain et donc responsable de la *luxuria* qui a troublé l'ordre social à Rome. Pline se réfère à un événement précis, le troisième triomphe de Pompée sur les contrées de l'Orient, célébré le 30 septembre 61 :

> Néanmoins, c'est la victoire de Pompée qui créa le goût des perles et des gemmes (*victoria tamen illa Pompeii primum ad margaritas gemmasque mores inclinavit*); comme celle de Scipion et de Cn. Manlius, celui de l'argenterie ciselée, des tissus attaliques et des lits de tables ornés de bronze … (*suit une description d'objet fastueux confectionné avec des perles, aucun de ceux-ci n'étant un bijou*).[93]

Pompée a-t-il réellement « créé » le goût et doit-il être considéré comme un inaugurateur (*primum*) ? C'est douteux, ne serait que parce que Pline se contredirait : n'a-t-il pas fait remonter la phénomène aux décennies précédentes ? Le verbe *inclinare* signifie plutôt que Pompée amplifia de façon décisive une tendance déjà bien installée chez ses concitoyens: il présenta des perles en abondance parce que ses concitoyens leur accordaient en ce temps-là beaucoup d'intérêt. On peut penser que les intentions du triomphateur étaient bien différentes de l'interprétation qu'en donne Pline : Pompée se servait habilement d'un langage visuel dont il savait qu'il impressionnerait son public, preuve indirecte que le goût pour les perles et les pierres précieuses et la demande qui l'accompagnaient étaient déjà bien installés dans l'*Urbs*. Mais pour Pline, qui réagit en homme de son temps, Pompée s'est laissé aller à un comportement qui ne convient pas à sa dignité.

L'intérêt pour la perle à Rome, et assurément dans certaines parties de l'Italie[94], n'a pas diminué dans les dernières décennies de la République romaine, bien au contraire : Pline l'Ancien dit explicitement que les perles, toutes qualités confondues, sont entrées dans un usage commun et fréquent à Rome après la défaite de Cléopatre et Marc-Antoine. Le principat d'Auguste et le I^er^ siècle p.C. ont donc dû voir la demande et de la consommation s'intensifier. De fait, l' « invasion textuelle » mentionnée supra (p. xx) est contemporaine de cette phase.[95] Mais surtout cette documentation en vient à attribuer à la demande romaine le nom de « folie » (*insania*[96]). Dans le texte suivant, Pline ironise sur les

---

[92] On peut ajouter un passage de Cicéron, où l'on découvr que Verrès spoliait les passagers des bateaux venus de l'Asie, de la Syrie, de Tyr ou d'Alexandrie de leur biens, dont des perles (Cic., *Verr*., 2.5.146).

[93] Plin., *HN*, 37.12. Pompée exposa une grotte en perles, des couronnes de perles et, objet de l'indignation de Pline, son propre portrait en perles.

[94] Les marchandises de l'océan Indien arrivaient par Pouzzoles. Voir aussi le texte de Cicéron cité ci-dessus.

[95] Comme cela a été indiqué plus haut, le pendant d'oreille – de style romain et non plus hellénistique - est l'objet emblématique de cette grande mutation : plus d'un texte littéraire fait allusion aux oreilles succombant au poids – et à la valeur marchande – des perles (*onero* ; *detraho* ; *traho* ; *dependo* ; *extentis* *références*).

[96] Voir, par exemple, Plin., *HN*, 13.91 : « Les Maures habitent au voisinage de celui-ci [sc. le mont Atlas], possesseurs de *citrus* en quantité et responsables de la folie pour les tables (*mensarum insaniam*), que les femmes

Pre-Print

comportements insensés des femmes :

> Que les femmes en [= de l'or] aient sur les bras et sur tous les doigts, sur le cou, sur les oreilles, sur leurs tresses ; que des chaînes d'or courent autour de leur taille ; que de secrets sacs à perles en or soient suspendus au cou des dames, afin que, même en dormant, elles n'oublient pas qu'elles possèdent des perles.[97]

Reste à comprendre, autant que faire se peut, en quoi l'annexion de l'Égypte a pu provoquer ce changement, tellement important qu'il est resté dans ce que l'on oserait presque appeler la mémoire collective. Il est évident que la mainmise sur Alexandrie, cité-pivot du commerce de l'océan Indien, ainsi que le contrôle des relais de ce commerce – Coptos et les ports de la mer Rouge, *Myos Hormos* ou Bérénice – ne pouvait que faciliter l'orientation des flux du commerce vers Rome. Toutefois, il est difficile de saisir les connexions précises entre cet événement et la singulière évolution de la consommation à Rome, si l'on s'en tient au seul horizon égyptien. Sans doute faut-il prendre en considération les événements qui suivent la bataille d'Actium, à savoir les pressions militaires, diplomatiques et politiques de Rome en mer Rouge méridionale. Les modifications de l'équilibre des forces avaient achevé de libérer la voie des importateurs et de leurs agents : comme F. de Romanis l'a bien montré, des Italiens de Pouzzoles se sont engagés activement dans le commerce florissant de la mer Érythrée.[98] Entreprenants, ayant accès à des capitaux abondants comme à l'information, disposant d'un réseau d'agents, ils étaient désormais plus capables qu'auparavant d'accéder aux marchés importants de la perle.[99] Certaines de ces places étaient les mêmes que celles qui fournissaient le poivre. *Emporoi* et *negotiatores* furent donc en mesure de satisfaire les demandes d'une clientèle romaine désireuse, voire impatiente, depuis plusieurs décennies, d'acquérir de belles perles. Cette expansion commerciale provient évidemment d'une forte demande d'une fraction de la société romaine enrichie. Cette demande, soutenue par le pouvoir d'achat des clients, était relayée par des importateurs réactifs et satisfaite par des producteurs certainement efficaces.[100] La question d'une éventuelle baisse prix reste, en revanche, hors de portée de l'historien

Il est nécessairement des facteurs sociaux et culturels qui ont soutenu cette demande, mais ils sont difficile à déterminer. Certains peuvent être raisonnablement conjecturés. Ainsi les suggestions d'A. Wallace-Hadrill sur la dynamique politique et sociale de la recherche du luxe sont très séduisantes.[101] D'autres, comme l'évolution et le raffinement du goût, le sont un peu moins. La question du goût mérite d'être approfondie, car elle n'est pas secondaire. Un passage de Clément d'Alexandrie, cité plus bas

---

renvoient aux hommes en échange des perles. » Ce terme a des sens connotés négativement : « déraison », « manque d'équilibre », « extravagance », « excès insensé ».

[97] Plin., *HN*, 33. 40.

[98] De Romanis 1996, 203-217.

[99] Sur ces hommes et leurs agents, voir Rossi 2015, 3-19.

[100] L'efficacité des producteurs est une conjecture. On peut seulement noter qu'aucune pénurie n'est signalée dans la documentation disponible – alors que, par comparaison, Pline mentionne la raréfaction de l'ivoire.

[101] " … The frustration of an Italy-wide elite, trapped in the bottleneck of the Roman political system and unable to express its distinction in the language of magistracies and public hnours at Rome, found in luxury an alternative language for the expression of status." (Wallace-Hadrill 2008, 450).

Pre-Print

(infra, p. xx), évoque l'admiration irrationnelle – l'auteur dit « puérile » – des femmes pour les gemmes et des perles, en raison de leur beauté, de leur éclat et de leurs couleurs variées. De fait, la dynamique de la consommation romaine a nécessairement été portée par l'attrait pour la beauté des perles. L'exposé chronologique de Pline l'indique implicitement : la demande en perles de plus en plus grosses et de plus en plus belles a forcément entretenu le cercle – vertueux ou vicieux, selon le point de vue – de la consommation. L'existence d'un goût développé est parfaitement identifiable dans la documentation, particulièrement chez Pline l'Ancien. En effet, son exposé sur la perle contient un lexique des qualités et des défauts des perles d'une grande variété. Ce lexique reflète exactement l'état du goût romain au moment où il a atteint sa maturité, au I^er^ siècle p.C. L'échantillon qui suit suffit à montrer la richesse du vocabulaire.[102]

- La perle en forme de goutte est qualifiée de *procerus*, ou *fastigata*. Ces termes, qui évoquent sa forme allongée, sont élogieux. Cette perle reçoit d'ailleurs un nom spécifique, d'origine grecque (*elenchos*).[103]
- La grosse perle, évidemment recherchée, est dite *magnus*, *grandis*, ou *maximus*.
- La très recherchée perle sphérique est qualifiée de *rotundus*. Une perle dont seulement une partie est ronde – et qui, selon toute vraisemblance, n'est pas dépourvue d'autres qualités – est nommé *tympanon* (tambourin), autre nom d'origine grecque.
- L'adjectif *candidus* s'applique aux perles blanches – la couleur la plus désirable. Point important, la clientèle romaine du I^er^ siècle p.C. sait parfaitement distinguer les nuances de blanc (Plin., *HN*, 9.113 : *et in candore ipso magna differentia*). Il existe une hiérarchie dans la catégorie supérieure des perles blanches : la perle la plus recherchée est dite *exaluminatus* (couleur d'alun), un terme voulant peut-être dire que la qualité suprême est un blanc-argenté associé à une belle brillance et à un bel orient.
- Une petite perle reçoit, selon son volume, les adjectifs *minutus* ou *parvus*. Le premier s'applique probablement aux objets aujourd'hui nommés « seed pearls ». L'adjectif *vilis* est utilisé par Pline pour qualifier les perles des débuts de la consommation romaine : il fait référence à une médiocre qualité, qui doit concerner tant le volume que la forme, la couleur et l'orient.
- Pour décrire la médiocre couleur d'une perle, on peut dire si elle a la couleur des nuages (*nubilum color*), sa teinte n'est pas uniforme ; elle ne vaut guère mieux si elle est rougeâtre, ou brunâtre (*rufescere*).
- C'est encore un terme grec qui est utilisé pour décrire les soufflures (supra, p. xx) : *physemata*. Pline les décrit comme des objets gonflés (*inflata*) et sans matière et densité (*sine corpore*), termes à l'évidence dépréciatifs.

[102] Les mots qui suivent se trouvent chez Plin., *HN*, 9. 107 ; 109 ; 115 ; 112-113 ; 121-123 ; *HN*, 13.42.
[103] Le nom grec s'explique au moins par le fait que les perles arrivent dans le monde méditerranéen par la partie hellénophone de l'*imperium*.

Pre-print

Le temps de l'*insania* est aussi celui de la diversification sociale du marché. C'est un phénomène important, sur lequel Pline insiste, non sans un certain degré de raillerie :

> Désormais les femmes pauvres (*pauperes*) en désirent aussi, répétant que la perle est sur la voie publique le licteur de la femme.[104]

On peut comprendre *pauper* négativement : sont « pauvres » les femmes qui n'appartiennent pas à l'élite, celles qui ne sont pas capables de porter des *crotalia* ou des bijoux avec des perles d'un prix élevé. Cela ne désigne pas pour autant les femmes indigentes. La catégorie concernée doit plutôt être la *plebs media*, dont P. Veyne a dressé le portrait. La « plèbe moyenne » est un groupe social que Pline l'Ancien et Tacite opposent à la *plebs humilis*, ou à la *plebs sordida* : la première compose une « étroite classe moyenne », tandis que la seconde regroupe les miséreux (*egentes*). Dans une classification binaire – riches/pauvres –, la plèbe moyenne tombait du côté des seconds, mais le qualificatif *media* la distingue bien des pauvres et des affranchis. Cette classe moyenne, telle qu'elle se révèle à travers les épitaphes funéraires étudiées par P. Veyne, possède des revenus – parfois fort élevés – qui la tiennent à l'abri du besoin. À côté d'une majorité de rentiers du sol qui vivaient à la ville, d'autres pratiquent le commerce – dont le commerce de produits de luxe – ou sont engagés dans la production artisanale. Conscients de la distance qui la sépare des indigents et des affranchis, même riches, qui ne « font pas partie de leur monde », cette classe moyenne se savait néanmoins inférieure « aux ordres que formaient les curiales , les chevaliers et les sénateurs ». P. Veyne tente de définir la « sagesse de classe » de ce groupe en ces termes : « Cette prospérité n'eut rien d'ostentatoire ni d' évergétique, mais elle suffisait à les distinguer de la 'foule indigente' »[105]. Le texte de Pline vient tempérer partiellement ce jugement, principalement fondé sur les inscriptions funéraires. À l'image de l'épouse de Paquius Proculus, qui apparaît sur une fresque de Pompéi, les femmes de la classe moyenne n'ont pas rejeté un objet dont la fonction ostentatoire est peu douteuse.[106]

Que les femmes « pauvres » se procuraient des perles est implicitement affirmé par Pline dans le passage où il fait l'histoire de l'*usus* (texte cité supra, p. xx). En effet, les adjectifs *frequens* (« commune ») et *promiscuus* (« courant », mais aussi « mêlé », « qui n'est pas distinct »), choisis par Pline, ont une signification sociale. Ces mots définissent une forme de « trickle down », terme qui désigne la diffusion des objets à consommation ostentatoire de l'élite vers les couches inférieures.[107] Comprendre comment la perle, partout désirée, est devenue accessible n'est pas simple. On ne doit pas écarter l'idée que le prix des perles ait baissé, de telle sorte qu'elles devenaient accessibles à des *pauperes*. Cependant,

---

[104] Plin., *HN*, 9, 114.
[105] Veyne 2000, 1169-1177 ; 1179-1181 ; 1183.
[106] On voit nettement, accrochée au lobe droit, un pendant composé d'une petite pierre verte –émeraude ?– enchassée dans de l'or et d'une belle perle suspendue.
[107] L'expression n'a aucun rapport avec la « théorie du ruissellement », selon laquelle les revenus des couches les plus riches contribuent au soutien de l'activité économique, au bénéfices des individus les moins favorisé – avec pour corollaire les indulgences fiscales à l'égard des premiers. Cette expression renvoie aux analyses de Thorstein Veblen – il ne semble pas que Veblen l'ait utilisé lui-même. Sur la pertinence de cette expression, et sur sa compatibilité avec ce que dit Pierre Bourdieu dans *La distinction*, voir Trigg 2001 (*in extenso*).

Pre-Print

comme je l'ai évoqué plus haut, cette idée est une conjecture. En effet, si l'on admet que la production des perles pouvait s'accroître plus facilement que celle des autres « gemmes » (émeraudes, diamant, béryl …), en accroissant le nombre de plongeurs ou en allongeant la saison de pêche, il est alors probable que celles-ci pouvaient être libérées sur le marché en bien plus grande quantité. Ceci aurait pu jouer sur les prix. En revanche, ce dont nous sommes certains, c'est qu'il y avait une variété de perles disponibles à l'achat : c'est le sens même des passages de Pline l'Ancien commentés plus haut (supra, p. xx ; p. xx). Si certaines femmes avaient les moyens d'acquérir d'excellentes perles qui valaient des fortunes, les perles plus petites, moins régulières, moins blanches etc. étaient probablement à la portée des femmes à la richesse moindre. Celles-ci avaient donc la capacité de se procurer ce signe social qu'était la *margarita*. L'éventail des prix que crée la large gamme des perles a permis, comme le dit Pline, que les perles soient devenues d'un usage commun et courant. En d'autre termes, de toutes les « gemmes » importées des contrées érythréennes, la perle a dû, sans être dévalorisée en termes de prestige, le plus accessible.

Le corollaire de l'élargissement de l'offre est une forme de compétition entre certaines femmes – soutenue le cas échéant par la fortune de leur époux ou de leurs ascendants. Lollia Paulina a visiblement surclassé, par la quantité et la qualité de ses perles et de ses émeraudes, ses compétitrices : les factures (*tabulae*) des *margaritarii* (?) peuvent, si nécessaire, servir de preuve (*ipsa confestim parata mancupationem tabulis probare*) :

> J'ai vu Lollia Paulina, la femme de l'empereur Caligula, couverte d'émeraudes et de perles, dans une fête qui n'avait même pas la gravité ni la solennité d'une cérémonie mais qui était un modeste dîner de fiançailles; elles brillaient en rangs alternés sur toute sa tête, dans ses cheveux, à ses oreilles, à son cou, à ses doigts ; il y en avait au total pour quarante millions de sesterces ; elle était personnellement prête à prouver sur le champ cet achat par des factures ; ce n'étaient pas là les cadeaux d'un empereur prodigue mais les richesses de son aïeul, c'est-à-dire venues de provinces dépouillées.[108]

À un niveau inférieur dans l'échelle sociale, à savoir dans la catégorie des affranchis riches, l'épouse de Habinnas se plaçait également en position de compétition, par l'intermédiaire de son mari qui lui avait offert des *crotalia* remarquables: personne, c'est-à-dire aucune autre femme du même niveau social, n'en possédait de plus belles (Petr., *Satyr*., 67.9 : *Domini, inquit, mei beneficio nemo habet meliora* ; voir supra, p. xx). Au début du II^{e} siècle p.C., Arrien fait allusion à une clientèle romaine fortunée très demandeuse de perles. Ce témoignage reflète certainement la persistance de cette compétition sociale et de cette forte demande à l'époque des Antonins :

> Maintenant encore ceux qui transportent les marchandises du pays des Indiens jusqu'à chez nous s'empressent de l'acheter et de l'importer ; en Grèce autrefois, et encore plus à Rome aujourd'hui ceux qui jouissent de la richesse et de l'opulence s'empressent encore plus d'acquérir (μέζονι ἔτι σπουδῇ ὠνέονται) la *margaritês* marine (c'est son nom dans la langue des Indiens).[109]

---

[108] Plin., *HN*, 9.117.
[109] Arrian., *Ind.*, 8.9.

Pre-Print

Cette mode, cette demande et cette compétition sont associés à la *luxuria*, à l'*avaritia* etc., c'est-à-dire à une évolution négative de la société et de ses mœurs. Les lois somptuaires n'arrêtèrent pas cette tendance et l'on voit Tibère dans une fameuse réponse rendue au Sénat en 21 a.C. renoncer à sanctionner les banquets somptueux et les bijoux féminins – les perles sont presque explicitement visées (Tac., *Ann*., 3.53). Il est certain que les femmes romaines furent lourdement tenues pour responsables, bien plus que les hommes. Sénèque proclame que par leur consommation intense de perles coûteuses, les femmes ont dépassé la « folie » des hommes (Sen., *De benef*., 7.9.4 : *non satis muliebris insania viros superjecerat*). Sénèque le Rhéteur, exactement comme Tibère dans sa réponse au Sénat, juge que la « folie » des femmes et leur compétition pour les perles est telle que les conséquences s'en font sentir dans les affaires publiques (Sen., *Controv*., 2.5.7 : *muliebris ambitio certamine mutuo usque in publica damna privatis insanit*). Inversement, la femme qui rejetait les perles et les ornements représentait la beauté et la vertu véritables.[110] Seul Ovide fait l'apologie de l'usage des perles – pourvu qu'il ne fût pas excessif.[111] Par la suite, les auteurs chrétiens reprirent à peu près dans les mêmes formes ce discours, accablant la sotte coquetterie des femmes. Mais c'est, paradoxalement, un auteur chrétien qui évoque le mieux la faiblesse, voire l'impuissance du discours moral ou normatif dans ce phénomène de consommation :

> Il est puéril de rester muet d'admiration (μειρακιῶδές ἐστι τεθηπέναι) devant les pierres précieuses, qu'elles soient sombres ou vertes, devant les déjections d'une mer qui se débarrasse de ses déchets (τῆς ἀπεξενωμένης θαλάττης τὰ ἐκβράσματα) et devant les raclures de la terre. Se jeter sur l'éclat des petites pierres, sur leur couleur particulière et sur les verroteries bigarrées, ce ne peut être que le fait d'hommes insensés, qu'attire tout ce qui a une apparence impressionnante (ἀνόητοι ἄνθρωποι ὑπὸ τῶν πληκτικὴν ἐχόντων φαντασίαν ἑλκόμενοι). C'est ainsi que les petits enfants, quand ils ont regardé le feu, se portent vers lui, entraînés par son éclat, mais sans considérer, à cause de leur ignorance, le danger qu'il y a de le toucher[112].

4.2. Le changement au-delà de la consommation : techniques et métiers nouveaux

Ce changement qu'est l'adoption progressive d'un ornement originaire des peuples de l'océan Indien entraîne avec lui l'apparition d'activités spécifiques. On en relève deux en particulier : l'une concerne le monde de l'artisanat et la mise en œuvre de cet objet en bijouterie.[113] L'autre est le métier de marchand au détail de perles, auquel on a fait allusion à propos des sources épigraphiques.

---

[110] Par exemple, Plut. *Conjugalia praecepta*, 48, 145 e-f.

[111] Ov., *Ars amat.*, 3.118-132 : « Que le passé en réjouisse d'autres ; pour moi, je suis heureux d'être enfin né maintenant. Cette époque convient à mon caractère, non parce qu'à présent l'on arrache à la terre l'or souple, ni parce que l'on fait venir des perles récoltées à l'autre bout du monde, ni parce que les montagnes dont on extrait le marbre s'amenuisent, ni parce que les flots d'azur sont repoussés par des digues, mais parce que l'élégance est en honneur et que cette simplicité qui à survécu à nos aïeux du passé n'est pas parvenue à notre époque. N'allez pas vous non plus charger vos oreilles de ces précieuses pierres que l'Indien à la peau sombre ramasse dans l'eau verte, et ne vous montrez pas alourdies de l'or brodé sur vos vêtements : vous nous faites souvent fuir par ces richesses avec lesquelles vous cherchez à nous attirer. »

[112] Clem. Alex., *Paed*., 2.12. 118.1

[113] La fabrication des perles artificielles ne sera pas abordée ici.

Pre-Print

4.2.1. Artisans et techniques

La perle a la caractéristique, unique par comparaison avec les pierres précieuses, d'être naturellement formée. Elle peut donc être affectée de défauts plus ou moins graves. En revanche, quand aucun accident ne survient, dans les conditions idéales de formation, la perle est sans défaut : sa blancheur, sa rondeur, son éclat sont parfaits, sans aucun artifice dit, en substance Élien (Ael. NA, 10.13 : φύσει δὲ ἔχει τῆς περιφερείας τὸ λεῖον καὶ εὐπερίγραφον). L'homme n'a alors rien à ajouter. C'est pourquoi elle apparaît aux hommes de l'Antiquité comme l'une des plus admirables réalisations de la Nature (*vere unicum naturae opus*, dit Pline à propos des perles exceptionnelles de Cléopatre [Plin. *HN*, 9.121]). Mais, que la perle soit parfaite ou non, on ne la polit pas, on ne la grave pas, on ne la taille pas.

Par conséquent, les manipulations se limitent à peu de choses. Percer les perles est, pour ainsi dire, l'unique modification apportée, pour celles qui nécessitent de l'être – pendants d'oreilles, colliers, mais aussi vêtements. En effet, celles qui sont enchâssées dans un support (serti-clos) ne nécessitent pas de perçage. Il est probable que le perçage était effectué après importation, aux risques du propriétaire. Certains commentateurs modernes signalent que l'opération de perçage était confiée à des *diatretarii*, « perceurs ».[114] Aucun document ne soutient cette affirmation. Il ne serait pas surprenant que ce soit simplement l'artisan joaillier (*gemmarius*) qui s'en charge, voire le *margaritarius.*[115] L'instrument du perçage était très simple : c'était le foret à archet. L'opération est risquée, comme semble le dire Tertullien, qui évoque un perçage avant un montage en boucle d'oreille : l'opération est source d'inquiétude (*et anxie forantur ut pendeant*).[116] Il est vrai que le foret, arrivant au centre de la perle, peut tomber sur le *nucleus*. Le changement de densité dans la matière peut libérer une onde d'énergie, qui fait éclater la perle.[117] C'est probablement un geste technique propre à la perle, qu'il a fallu que les artisans acquièrent.

Le sciage était aussi pratiqué. On le sait au moins pour la perle survivante de Cléopatre, qui fut sciée en deux (Plin., *HN*, 9.121 : *dissectum*). Ce genre d'opération fut, sans aucun doute, exceptionnel, car il est absurde de scier de telles raretés. Le sciage était, plus normalement, l'opération permettant de prélever des *tympana* et des *physemata*, c'est-à-dire des perles non-libres et fixées à la coquille. Pline nous précise que les artisans utilisaient la lime pour les séparer de leur support (Plin., *HN*, 9.109 : *in senecta conchisque adhaerescunt nec his evelli queunt nisi lima*).

Si l'on peut penser que le sciage n'est probablement pas un geste technique nouveau, il n'en va pas de même pour ce qui concerne l'amélioration de l'aspect extérieur des perles. On ne sait quel corps de métier avait le degré d'expertise requis pour cette opération : une fois encore, les *gemmarii*, comme les *margaritarii*, paraissent être des candidats égaux. Quoi qu'il en soit, c'est ici que l'on repère le mieux les

---

114 Warmington 1928, 170.
115 Di Giacomo 2016, 139.
116 Tert. *De cultu femin*. 1.6.1.
117 Kunz et Stevenson 1908, 377.

Pre-print

transferts culturels. Ainsi, des techniques de blanchiment de perles sont connues grâce à des papyrus du III^e^ siècle p.C. Parmi les différents procédés décrits par ces documents, il en est au moins un qui semble avoir été appris des Indiens – et très probablement « importé » par les *emporoi* – :

> Si une vraie perle est ternie et salie par l'usage, les Indiens la nettoient ainsi : ils donnent la gemme à manger à un coq le soir. Le lendemain, examinant les excréments, ils trouvent dans la fiente d'oiseau la perle nettoyée, ayant acquis une blancheur qui n'est pas inférieure à l'ancienne.[118]

Pline l'Ancien fait référence à une autre pratique, dont il a peut être été témoin dans un atelier. En effet, après avoir signalé que la perle est composée de différentes couches, il fait mention de ceux qui les nettoient. Ce nettoyage, différent du blanchiment décrit ci-dessus, consiste à enlever la couche supérieure pour essayer d'atteindre une couche de nacre intacte :

> Quant aux produits sains, ils sont constitués de plusieurs épaisseurs de peau, si bien qu'on peut les assimiler sans se tromper à une callosité du corps. Aussi les spécialistes savent-ils les nettoyer (*Itaque expurgantur* [littéralement : « retrancher ; émonder »] *a peritis*).[119]

On conçoit volontiers qu'il faille des gens expérimentés pour réussir une opération qui ne concernait que les perles de bonne qualité (*sani*) : ce nettoyage devait être, en effet, inutile ou trop coûteux pour une perle médiocre. Cette pratique permettait d'effacer les accidents, toujours possibles lors de l'extraction de la perle, ou de redonner de la valeur à une perle souillée par une tache, et ce en dépit de la perte de poids causée par l'opération. Il semble que les Méditerranéens savaient bien que les tentatives de reprise d'une perle défectueuse étaient risquées. Élien évoque l'échec de ceux qui veulent améliorer une perle défectueuse – un échec qu'il présente comme l'ultime défense de la perle tombée entre les mains de l'homme – :

> L'aspect lisse et bien dessiné de son contour est naturel et si l'on veut, par un artifice technique (σοφίας τέχνῃ), rendre ronde et lisse une pierre qui ne l'est pas naturellement, la pierre sanctionne cet attentat : loin de se laisser faire, elle développe petit à petit des aspérités et trahit par ce biais le fait qu'on a attenté à sa beauté.[120]

Ce « pelage », en effet, dégrade la perle ; il dégage un peu plus les différentes couches de nacre et, au bout du compte, rend la perle irrégulière au toucher. Il faut donc une grande habileté, et l'existence d'un trasfert culturel des peuples producteurs vers la Méditerranée me semble être hors de doute.

4.2.2. Les margaritarii

Dans le circuit des échanges, les perles passaient de l'*emporos* au vendeur au détail, les uns tenant

---

[118] *Pap. Holm*. 60.
[119] Plin., *HN*, 9.108.
[120] Ael., *NA*, 10.13.

Pre-print

boutique, les autres itinérants (Heliod., *Aeth*., 2.30.3-4). Ils portaient le nom grec de κάπηλος[121], un terme général qui s'applique à tous ceux qui vendent au détail. En revanche, à l'époque romaine apparaît le vendeur spécialisé en perles, nommé *margaritarius*.[122] La création de ce terme spécifique reflète évidemment l'intensité de la consommation romaine, par comparaison avec le reste du monde méditerranéen. Ce mot est également attesté dans les sources littéraires. Firmicus Maternus l'emploie plusieurs fois, tel quel ou sous la forme *margaritarum mercatores*.[123] En réalité, c'est surtout l'épigraphie qui donne le plus grand volume d'information. En effet, les inscriptions mentionnant des *margaritarii* ne sont pas rares (supra, p. xx). La première mention d'un *margaritarius* remonte à la fin de la République, mais le métier peut naturellement être apparu avant. La plus connue et la plus remarquable est l'épitaphe de Caius Ateilius Euhodus :

> Passant arrête toi et regarde le petit tertre à ta gauche, où se trouvent les ossements d'un homme bon, compatissant, aimant, modeste. Je t'en prie, voyageur, ne fait pas de mal à cette tombe. Caius Ateilius Euhodus, affranchi de Serranus, *margaritarius* établi sur la *via Sacra*, est enseveli dans cette tombe[124].

À Rome, la prospérité du marché est également attestée par l'existence d'un *Porticus Margaritaria*. Des boutiques (*tabernae* ou *officinae margaritariorum*) se trouvaient sur la *Via Sacra*, au voisinage des *tabernae argentariae*.[125]

La première occupation du *margaritarius* consiste à vendre au détail des perles de différentes qualités et de différentes origines importées par les *emporoi*. Si, certainement, il vend des perles non percées (*Digest*. 34, 2, 25, 11 : *rudes*), la vente de perles déjà percées par quelqu'un d'autre ou lui-même n'est pas exclue. Il est de toute façon difficile de savoir dans quelle mesure le vendeur n'était pas lui-même un artisan. Quoi qu'il en soit, vendant différentes qualités de perles, il fallait au *margaritarius*, tout autant qu'à l'*emporos*, une expertise professionnelle.[126] Pour établir le prix, le critère du poids était, comme aujourd'hui encore, fondamental. On le mesurait au moyen de la balance. Pline, tirant possiblement une partie de ses connaissances du monde des *margaritarii*, connaît les poids les plus élevés : rares sont les perles qui dépassent ce poids d'une demi-once de quelques scrupules – le poids étant alors mesuré scrupule par scrupule (Plin., *HN*, 9.116 : *pondus ad hoc aevi semunciae pauci singulis scripulis excessere*[127]). Mais les autres qualités de la perle étaient appréciées à l'œil et au toucher, au prix d'un apprentissage sérieux.

Les *margaritarii* vendaient une gamme variées de perles, même si les modernes tendent à réduire

---

121 Par exemple Ael., *NA*, 10.13
122 À comparer avec le revendeur de soieries, ou *negotiator sericarius* (*CIL*, XIV, 2793).
123 Firmicus Maternus, *Math*., vol. 1, 4, 13, 1 ; vol. 1, 3, 12, 10.
124 *CIL* VI, 9545.
125 Voir Di Giacomo 2016, 152-153 sur ce point. La topographie de l'artisanat et du commerce des objets précieux se modifie avec l'évolution de la consommation romaine (Di Giacomo 2016, 160-176)
126 Voir Firmicus. Maternus, *Math*., vol. 2.8.16.3 (*has omnes artes ingeniosa conversatione tractantes*).
127 Le poids donné par Pline équivaut à 234 ¼ grains.

Pre-Print

ces professionnels à des possesseurs de « Luxus-boutiquen der Hauptstadt ».[128] Il est vrai que la documentation écrite se complaît à souligner le beau « chiffre d'affaires » qu'apportait une clientèle fortunée. D'après un auteur anonyme de *Lithika*, la perle de l'Inde, absolument parfaite, enchante les sens de l'élite, qui la célèbre (Orig., *Comment. in Evang. Matth*., 10.7 : οὕτως δέ ἐστιν ἐπιτερπὴς ἰδέσθαι, ὡς καὶ παρὰ τοῖς ἐμφανεστέροις, καθὰ ὁ ἀναγράψας ἔλεγε περὶ τῶν λίθων, ἀφυμνεῖσθαι). Seuls les gens « en vue » peuvent l'acheter pour en jouir. Les belles perles rapportent de l'argent à leurs vendeurs, si l'on en croit Élien. Il affirme, en effet, que les pièces grosses et blanches enrichissent ceux qui ont la perle pour métier (Ael., *NA*, 10.13). C'est sans aucun doute à ces gens qui achètent – pour les revendre – des perles que Jean Chrysostome fait le reproche d'absorber les richesses d'autrui (Jean Chrysost., *PG* 51, 237). Ces information sont évidemment partielles et biaisées: elles se concentrent sur la consommation de l'élite et négligent de parler de la clientèle des *pauperes*, qui allait aussi se fournir chez les *margaritarii*.

Ce sont probablement ces *margaritarii* qui, connaissant la valeur de l'objet, rachètent ou prennent en gage les perles des familles ruinées. La mère de Vitellius possédait des perles dont l'une fut mise en gage par son fils pour subvenir à ses frais de route (Suet., *Vit*., 7.2). Dans les années troublées de guerres civiles, Turia donna à son mari son or et ses perles, qu'il vendit ou mit en gage pour obtenir du numéraire :

> Dans ma fuite, tu m'as fourni les plus larges subsides grâce à tes bijoux ; afin que je pusse les prendre avec moi tu as arraché de ton corps tout l'or et toutes les perles.[129]

Cependant, il est difficile de savoir jusqu'à quel degré le circuit des ventes au détail était entre les mains des *margaritarii*. Les perles de très grande qualité, ou les paires de perles jumelles – une rareté – pouvaient sans doute s'échanger par des transactions privées, de gré à gré. Ce fut peut-être le destin avorté de la paire de perles exceptionnelles de l'épouse d'Alexandre Sévère. Aucune transaction ne put, nous dit la tradition, être conclue, en raison du prix exorbitant que l'on en attendait (*Hist. Aug*., *Alex. Sev*., 51.1-3 : *cum pretium non invenirent*). L'obscure affaire d'héritage qu'évoque Fronton prouve l'existence de ces échanges entre membres de l'élite, en dehors des voies du marché :

> Qui achètera ce rang de perles fameux et vanté et tant de parures si coûteuses ? Si ton épouse les achète, on dira qu'elle a fondu sur une proie et les a arrachés à prix dérisoire et qu'il en est arrivé d'autant moins entre les mains des héritiers. Et si Faustine n'achète pas ces parures ?Qui donc achètera ces perles léguée à tes filles ? Tu irais dépouiller le cou de tes filles de perles qui iront finalement orner je ne sais quel gosier goîtreux ?[130]

[128] Weeber 2003, 106.
[129] *CIL* VI, 41062.
[130] Fronto, *Epist. ad M. Anton*., 2.16.

Pre-Print

Pierre Schneider – Université d'Artois – France

5. Conclusion

A. Bowman et A. Wilson, dans leur volume récemment édité, se sont donné pour objectif de réévaluer la place des échanges à longue distance dans l'histoire économique du monde romain, au point diviser l'étude en deux sections : les échanges à l'intérieur des limites de l'Empire, d'une part, et ceux dont les ramifications s'étendent au-delà de celles-ci: Inde et Asie centrale, Arabie, océan Indien, Afrique orientale et saharienne. Il est heureux que ces échanges à très longue distance – où prédominent les secteurs orientaux et méridionaux du monde connu des Méditerranéens, tant l'"l'Orient" avait à offrir à l'"Occident" – se voient reconnaître dans l'histoire économique antique l'importance qu'ils méritent:

> It is our contention, in fact, that external trade, with the east whether via Palmyra ant the Silk Road(s) or with the Arabian peninsula and India, and with (and even across) the Sahara, should be considered not merely as an exotic sideshow, but as a fundamental part of the Roman trade system from the reign of Augustus onward, important not only for the quantities of exotic imports that it introduced, but also for the fiscal revenue that the 25 per cent customs dues yielded; and that this view of eastern trade is reflected in the passage from Aelius Aristides quoted at the beginning of this *Introduction*.[131]

Cette réhabilitation de l'étude des échanges à très longue distance n'ose guère cependant dépasser l'analyse économique et poser la question du luxe. Il est vrai que l'objet de luxe, trop restrictivement opposé au « nécessaire » [132] et souvent contraint de passer sous les fourches caudines de la norme morale, se voit plutôt opposer méfiance ou rejet: "S'intéresser au luxe, n'est-ce pas être déjà peu ou prou complice des nantis?".[133] À l'inverse, la perspective originale définie par les éditeurs du présent volume –percevoir les pulsations des économies antiques en suivant la trajectoire des produits – restitue à l'objet de luxe sa nature de marqueur authentique des changements, inséparables du désir, du goût, de la mode. La demande croissante de perles, mais aussi d'épices, de gemmes, d'écaille, de parfums marque un profond – et relativement rapide – évolution d'une fraction de la société. Le développement considérable du luxe "érythréen" à Rome et dans le monde romain est une forme de rupture; le mot "révolution" utilisé par F. de Romanis (supra, p. 2) n'est nullement usurpé. Les lenteurs, les répétitions et les routines de la civilisation matérielle, disait Fernand Braudel, connaissent parfois des accélérations et des surprises : « Des plantes nouvelles s'acclimatent, des techniques nouvelles s'améliorent (…) ; la monnaie et les villes ne cessent d'accroître leur rôle, et certaines novations sont décisives. »[134] De ces dernières font

---

[131] Bowman & Wilson 2017, 13.

[132] Voir, au contraire, ce qu'en dit Appadurai 1986, 38. "I propose that we regard luxury goods not so much in contrast to necessities (a contrast filled with problems), but as goods whose principal use is *rhetorical* and *social*, goods that are simply *incarnated signs*. The necessity to which they respond is fundamentally political. Better still, since most luxury goods are used (though in special ways and at special costs), it might make more sense to regard luxury as a special "register" of consumption (...) than to regard them as s special class of things."

[133] Sur la réticence des sciences humaines et sociales à étudier le luxe), voir Abélès 2018, 15-17. Voir aussi la position de Fernand Braudel, opposée à celle de Werner Sombart : « Si nous consentions à moraliser – mais où irions-nous ensuite ? – et à conserver le langage des économistes, nous dirions : avant le XIX^{e} siècle (mais souvent encore par la suite), le luxe a été l'utilisation injuste, malsaine, brillante, anti-économique de tout 'surplus' produit dans une société donnée. » (Braudel 1967, 136)

[134] Braudel 1967, 10-12.

Pre-Print

aussi partie le luxe apporté par les routes de l'Orient.

Cartes à insérer

Bibliographie

Abélès, M. (2018), *Un ethnologue au pays du luxe*, Paris.

Appudurai, A., dir. (1986), *The social life of things: commodities in perspective*, Cambridge.

Beguin Billecocq, X. (1995), *Les Émirats, ou la fabuleuse histoire de la Côte des perles*, Paris.

Besson C., Thiaudière C. (2016), « Les bijoux avec perles de l'antiquité méditerranéenne », in Schneider P., Trinquier J. éd., *Ex Oriente luxuria II - Première étude de cas : perles et écaille* (Compte-rendu de la journée d'étude organisée par Fr. Gury, J . Trinquier, P. Schneider ; 1er-2 décembre 2015, Lyon), 25-30, mis en ligne le 25 mars 2016. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01293665.

Bowman, A. et Wilson, A., dir. (2018): *Trade, commerce, and the state in the Roman world*, Oxford.

Braudel, F. (1967). *Civilisation matérielle et capitalisme (XVe – XVIIIe siècle)*, tome 1, Paris.

Carter, R. A. (2012), *Sea of Pearls. Seven thousand years of the industry that shaped the Gulf*, Londres.

Casson, L. (1989), The *Periplus maris Erythraei*, texte édité, traduit et commenté par L. Casson, Princeton.

Citroni-Marchetti, S. (1991), *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pise.

Descotes, P. (2016), « Pourquoi Dieu a-t-il créé la perle ? Interprétation morale et allégorique de la perle chez les Pères de l'Église », in Schneider P., Trinquier J. éd., *Ex Oriente luxuria II - Première étude de cas : perles et écaille* (Compte-rendu de la journée d'étude organisée par Fr. Gury, J . Trinquier, P. Schneider ; 1er-2 décembre 2015, Lyon), 74-77, mis en ligne le 25 mars 2016. URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01293665

D'Ambrosio, A. (2001), *La bellezza femminile a Pompei : cosmesi ed ornamenti*, Rome.

De Romanis, F. (1982-1987), « Roma e i *nótia* dell'India. Ricerche sui rapporti tra Roma e l'India dravidica dal 30 A.C. all'età flavia », *Helikon*, 22-27, 43-210.

De Romanis, F. (1996), *Cassia, cinnamomo, ossidiana. Uomini e merci tra Oceano indiano e Mediterraneo*, Rome.

De Romanis, F. , Maiuro M., éd. (2015), *Across the Ocean: Nine Essays on Indo-Mediterranean Trade*. Leyde- Boston.

Di Giacomo, G. (2016), *Oro, pietre preziose e perle. Produzione e commercio a Roma*, Rome.

Donkin, R. A. (1998), *Pearls and pearl-fishing : origins to the Age of Discoveries*, Philadelphie.

Dubois-Pélerin, E. (2008), *Le luxe privé à Rome et en Italie au Ier siècle après J.-C.*, Naples.

Gury, Fr. (2016), « Les perles, une passion virile », in Schneider P., Trinquier J. éd., *Ex Oriente luxuria II - Première étude de cas : perles et écaille* (Compte-rendu de la journée d'étude organisée par Fr. Gury, J . Trinquier, P. Schneider ; 1er-2 décembre 2015, Lyon), 70-73, mis en ligne le 25 mars 2016. URL :

Pre-Print

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01293665

Higgins, R.A. [1961] (1980), *Greek and Roman jewellery*, Berkeley.

Kunz, G. F., Stevenson, C. H. (1908), *The Book of the Pearl. Its history, art, science and industry*, New York.

Mc Laughlin, R. (2010), *Rome and the distant trade*, Londres-New York, 2010.

Mooren, L. (1972), "The Date of *SB* V 8036 and the Development of the Ptolemaic Maritime Trade with India", *Ancient Society*, 3, 127-133.

Munro-Hay, S. (1991)"Aksumite overseas interests", Northeast African Studies, 13/2-3, 127-140

Nappo, D. (2009) "Roman Policy in the Red Sea between Anastasius and Justinian", Blue, L., Cooper, J., Thomas, R., Connected hinterlands (proceedings of Red Sea Project IV conference held at the University of Southampton, September 2008), Oxford, 2009, 71-77

Ouzoulias, P. (2014), « *Nos natura non sustinet*. À propos de l'intensification agricole dans quatre terroirs du nord des Gaules », *Gallia*, 71-2, 307-328

Potts, D. T., "The Roman Relationship with the Persicus sinus from the Rise of Spasinous Kharax to the Reign of Shapur II (AD 309-379), 90.

Réunion des musées nationaux, éd. (2007), *Perles. Une histoire naturelle. Catalogue de l'exposition du Museum national d'Histoire naturelle (25 octobre 2007 – 10 mars 2008)*, Paris.

Rommel, H. (1974), *RE* 14/2, s. u. « Margaritai », col. 1682-1702.

Rossi, L. (2015), « Entre gentes putéolitaines et élite alexandrine : étude des acteurs du commerce au long cours dans l'Égypte romaine », *Cahiers « Mondes anciens »* 7, mis en ligne le 21 décembre 2015, consulté le 21 décembre 2015. URL : http://mondesanciens.revues.org/1556.

Salles, J.-Fr. (1992) « Découvertes du golfe Arabo-persique aux époques grecque et romaine », *REA* 94/1-2, 79-97.

Salles, J.-Fr. (2012), « Le Golfe Persique dans le *Périple de la mer Érythrée* : connaissances fondées et ignorances réelles », in Boussac M.-Fr., Salles J.-Fr., Yon J.-B., *Autour du Périple de la mer Érythrée*, *Topoi* supplém. 11, 293-328.

Schneider, P. (2013), *Margarita. Une histoire culturelle, économique et sociale de la perle de l'océan Indien dans l'Antiquité gréco-romaine*, mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Université de Lyon II. URL: https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01811818v1.[135]

Schneider, P. (2014), « *Fauces Rubri maris* : the Greco-Roman Bab al-Mandab », *Orbis terrarum* [Stuttgart], 12, 193-272.

Seland, E. H., (2005), "The 'Periplus' Report of a Roman Attack on Aden: an Unintended Result of Successful Propaganda ?", *Symbolae Osloenses*, 80, 60-67.

Seland, E. H. (2011), "The Persian Gulf or the Red Sea? Two axes in ancient Indian Ocean trade, where to go and why?", *World Archaeology* 43/3, 398–409.

[135] Une version entièrement refondue et révisée est en préparation pour publication.

pre-print

Tomber, R. (2008), *Indo-Roman trade. From pots to pepper*, Londres.

Trigg, A. B. (2001), "Veblen, Bourdieu, and Conspicuous Consumption", *Journal of Economic Issues*, 35/1, 99-115.

Veyne, P. (2000), "La 'plèbe moyenne' sous le Haut-Empire romain", *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55/6, 1169-1199.

Wallace-Hadrill, A. (2008), *Rome's cultural revolution*, Cambridge.

Warmington, E. H. (1928), *The commerce between the Roman Empire and India*, Cambridge.

Wecker, O. (1921), *RE* 11/1, s. u. « Kolchikos kolpos », col. 1070.

Wecker, O. (1921), *RE* 11/1, s.u. « Kolchoi », col. 1701.

Weeber, K. W. (2003), *Luxus im alten Rom : die Schwelgerei, das süsse Gift*, Darmstadt.

Wilson, A., Bowman, A., éd. (2018), *Trade, commerce, and the state in the Roman world*, Oxford.

Young, G. K. (2001), *Rome's eastern trade*, Londres-New York.

pre-print